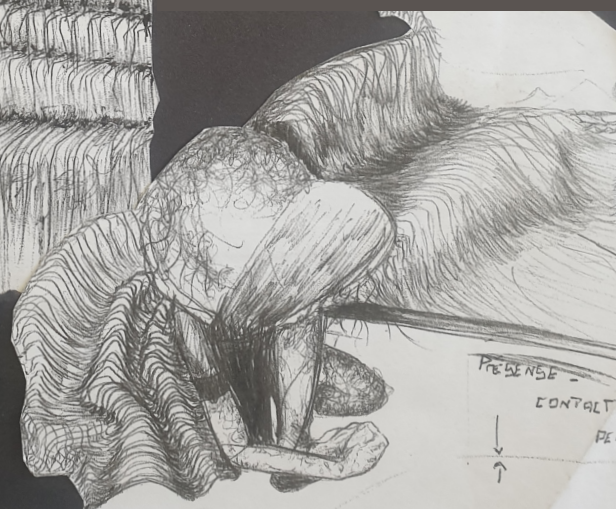
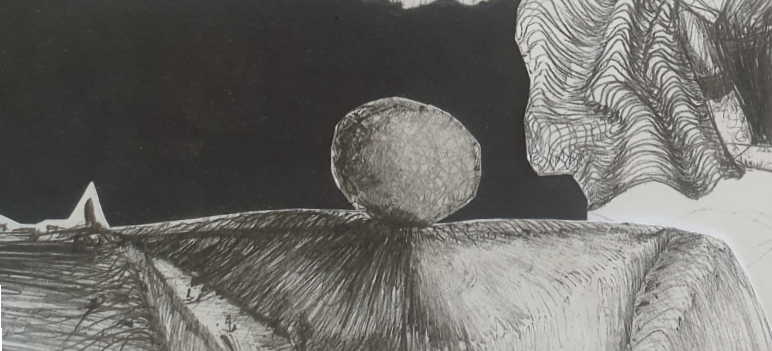


# Récits de l'entour

Marine Thomas

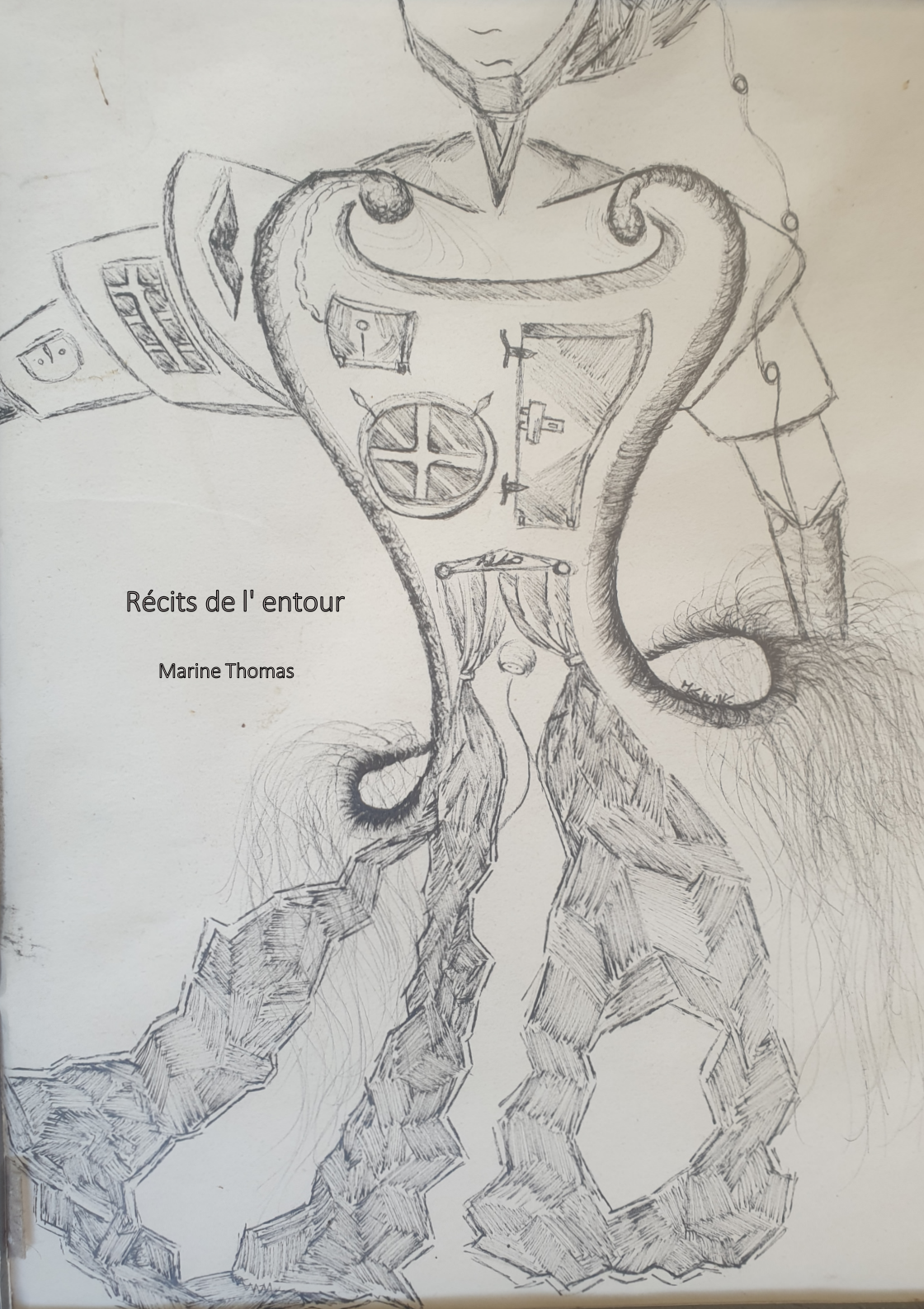


PRESENSE -  
CONTACT  
PE



Alfred...





Récits de l' entour

Marine Thomas





## Lointain et familier

\*\*\*

Sentiment d'être réel dans ce qui n'existe pas. Ombre au dedans de l'idée, de la terre-terreur de l'intérieur.

Impression d'être dans autre chose que les choses elle-même par un aveuglement des rayons qui nous rendent la vue.

Mon regard recherche les plus lointains sommets.

Pourquoi?

Peut-être parce que le lointain-visible fait écho dans le plus-près-invisible

Peut-être qu'être loin du lointain, loin du lointain qui nous lie

Comme allant à la quête de morceaux de nous

Andante, andante

Nous projette en haut d'une montagne, au plus profond des mers, par delà de la terre

Aller là-bas juste loin d'ici tout près de là

Et trouver des fragments d'un noyau précieux, remplir la coque vide de ce noyau, mais la coque n'était pas vide, seulement son noyau sonnait faux ...

Alors aller chercher par nous-même une zone de compromis qui jadis fut envahi au mauvais moment, au mauvais endroit et trouver le noyau dur, le noyau vrai

Aller chercher en nous-même, une image séparée de nous-même

En haut d'une montagne, au plus profond des mers, par delà de la terre  
Andante, andante, andante.... en allant d'un pas rebondi en allant joyeusement

Aller chercher nous-même quelque chose, et non être envahi par cette chose recherchée

Découvrir pour être libre de s'isoler sans s'enfermer

Être seule en présence de ...

Je cherche loin, loin, loin penchée sur les choses que je scrute à la loupe  
S'éloigner du loin pour passer par dessus le visible  
S'éloigner du loin pour voir par dessous le voile translucide qui retombe et  
pèse de plis imparfaits.

Voir autre chose que ce que l'on voit, autre chose que ce que l'on voit,  
modeler les montagnes comme un apparaître à naître, comme un voir à  
venir

*Aparire, aparire, aparire*

Faire apparaître un possible sans forme, sans borne et sans contour, un  
possible bout de nous comme pièce manquante

Sans forme, sans borne et sans contour

Évidence d'une absence , mais si il y a absence... il y a inévitablement  
présence, alors n'y a t-il rien?

Mais alors si je dis «il n'y a rien» ? Je sous entends qu'«il y a» ?

Absence de rien, d'un rien ? Du rien ? Et présence de tout, d'un tout ? Du  
tout ?

Le rien, est-ce quelque chose? Absence de quelque chose dans  
l'inachevé...d'un bout de nous inachevé.

Mais où est -il ? Ce bout de nous, ce morceau du tu, de je ? Est-il perdu dans  
les limbes, dans les airs, dans les tréfonds de notre âme ?

Imperfection, parfaite lorsqu'elle épouse la présence de l'absence....

Une absence est-elle alors toujours présente ?

L'absence est-elle un manque ou est-elle un rien ? Et le manque justifie-t-il  
toute les présences ? Sil y a manque, c'est qu'il y a quelque chose, c'est donc  
qu'il n'y a pas rien...

Quelque chose manque, alors ce quelque chose qui manque existe.

Présence d'une absence n'est dès lors pas une véritable présence, la véritable  
présence ne supporterait pas de manque.



Cherchons nous à nous blottir contre cette présence absente, qui ne l'a pas toujours été?

Nous blottir lors d'un moment de grâce contre elle

Entre elle et moi, elle serait ma terre, ma mère, ma montagne, un souffle ou bien le miroitement d'un flocon qui tournoie lorsqu'il s'échappe d'une branche, poussé par un vent léger, et lorsque le soleil glisse l'ombre de ses longs doigts dans les forêts, sur les pierres ou dans les rivières. Elle est partout car elle est absente de tout, de tout ce qui n'est pas parfait. Pouvons-nous nous manquer à nous même et nous regarder dans un miroir sans même nous voir?

Mais qu'est ce que nous voyons au juste? Y a-t-il autre chose? Derrière, dedans, dessous, caché dans le tiroir, dissimulé dans la grotte, derrière la porte de la chambre, au fond du cachot fermé à double tour ?

Dans le double tour du monde fermé à son tour par un Homme double lui aussi ?C'est peut être cette serrure qui intrigue et sous le voile j'en devine les verrous, et j'en entends tout les mécanismes grincer dans ma tête.

En allant je rencontre, en allant, andante !

En allant je rencontre de manière fortuite les fragments disséminés d'une clef en allant l'été, le soir, l'hiver en allant printemps, matin, automne juste en allant, andante, andante

Rencontrer les fragments d'une clef indivise cachée dans les grottes, les forêts ou sous les feuilles

Les voir s'offrir à nous, noyés dans un paysage ruisselant d'affection si familière

Le lointain est mon miroir que j'observe brisé, regarder loin pour recoller les morceaux, pourquoi sommes-nous si attiré, captivé par lui?

Dans le lointain, au plus loin, dans l'infiniment loin se cache peut-être ce qu'il y a de plus profond en nous, aussi profond en nous que les failles érodées d'une montagne par les vagues et les orages, aussi profond en nous que les entailles creusées dans la roche des Nabatéens

Cité mystérieuse, si terreuse qu'elle apparaît comme un mirage  
Cité construite, enfouie, cachée, creusée... oubliée puis réanimée

L'âme de notre âme comme cité, aussi profonde en nous, aussi profond,  
attaquée, ravinée par les orages et les tempêtes d'une âme qui s'éveille dans  
la *cella* loin de l'illusion du cela.

Ses effluves dégringolent l'escalier finement ciselé et dévalent les entrailles  
de la montagne, courent le long des strates et se figent parfois sur les parois.

Stalactites pointées sur moi.

Un jour ordinaire où affleure l'extraordinaire dans un lointain si familier



## Amadouer le réel

une enfant derrière un papillon

Si chaque enfant sait jouer, chaque enfant est un poète<sup>1</sup>

\*\*\*

Il n'y a plus de temps lorsque je suis là haut dans la chambre qui est ouverte... il n'y a que de la vie où tout mon corps respire, tous mes poumons se gonflent et tout mon esprit s'allège. Je cours, je chante, si je le pouvais je volerais, je scrute le moindre recoin, je piste les rayons du soleil et suis saisie par le scintillement de la neige lorsque le soleil décline.

Comme une enfant qui court après un papillon en oubliant le temps et en quittant le chemin tout tracé pour se perdre là-bas et faire de merveilleuses trouvailles qui portent en elles *toute la moelle de la vie*.

J'en ramène des bouts de ciel, des parts de montagne...

...et la survivance d'une braise encore chaude où toutes les choses sont magiques car elles ne sont pas autre chose que ce qu'elles sont, et que je fais partie de ces choses....

Comme une enfant qui suit un papillon, comme une enfant qui suit un papillon. Trop de choses à voir, à sentir, à toucher.

La vision d'une pierre peut me paraître d'une telle singularité que mon sang ne fait qu'un tour parfois et me saisit de joie, de bonheur et de stupéfaction comme un grouillement intense dans ma poitrine je suis si bien lorsque je ne suis rien...

Si bien lorsque je ne suis rien...

Dans l'indifférence complète d'un tout qui m'ignore... si bien lorsque je ne suis rien...

Le bruissement du vent dans les branches maigres et nues fait craquiller les plus frêles...

---

1 A ce sujet voir Verónica, Diez « Le jeu chez l'enfant comme lecture et figuration d'un invisible », *Recherches en psychanalyse*, n° 12, 2011, p. 158-168. Disponible sur : <https://www.cairn.info/revue-recherches-en-psychanalyse1-2011-2-page-158.htm> [consultation le 04 mars 2019]

Dans mon dos les plus massives sont des portes cochères qui grincent

Où j'entends déjà le pas des chevaux qui vibre dans mes pieds ombres  
lumière, ombres lumière, ombres lumière

Entre ciel et  
terre, ciel et  
terre, ciel et  
terre

Une ligne de la montagne, du crépuscule, ligne illusoire de la  
métamorphose qui m'aspire, me fascine

De l'ubac à l'adret, de l'ubac et l'adret, entre l'ubac et l'adret

Je vacille sur une crête fine comme une arrête, funambule vagabonde,  
souffrant d'absence d'horizon.

Faire feu de tout bois dans la poésie de chaque ligne,

La terre drapée sous mes pieds, onde qui échappe, onde comme ligne, ligne  
d'horizon comme créatrice de liens, l'homme créateur d'horizon , d'illusion  
fantasque, l'horizon comme fétiche, l'horizon comme art, l'horizon comme  
religion, l'horizon comme champ des possibles, l'horizon dans lequel je me  
confonds, je m'y confond comme la branche, la montagne ou la pierre.

Telle une enfant dans une aire de jeu, dans un air du «je», mes nerfs  
neigent sur un monde qui ne me reconnaît pas.

L'horizon comme ligne, comme lien entre la terre et le ciel qui se touchent ici,  
entre le dedans et le dehors, entre le ciel et la terre, entre le dehors et le  
dedans

Entre, entre, entre

Un passage, un intervalle, une fuite, un seuil pour lequel je n'ai ni clés, ni  
code, ni invitation. Écriture indéchiffrable qui se dessine dans le cirque d'un  
monde flou, de plus en plus flou à mesure que je l'approche.

Net et loin? Proche et flou?

Indomptable expérience d'une identité, d'une réalité.



je m'en éloigne toujours un peu plus à chaque fois, elle me court après, elle m'échappe

Et esquive mes tentatives vaines ,

Elle me rattrape alors que je marche devant, dans l' *a-venir*

Le lointain qui m'approche déjà et me lie dans ce que je ne connais pas, le visible devient invisible.

Et le monde se vide en flots , en cascade, en torrent et coule sur moi qui coule aussi

Et le poids de la terre nous soulève en funambules joyeux instables et assurés, le pas est sûr parce que nous sommes juste au-dessous, de l'autre côté, dans le cirque parsemé de lacs et de crêtes qui se confondent et se reflètent

Sentir le poids de la terre, se brûler du poids de la terre retourner le poids de la terre en motte luisante et luire comme elle

La terre qui nous lie dans un bois de symboles, temple d'un champ des possibles qui nous enchante et nous réinvente faisant autant partis de tout que de rien, où les colonnades du sanctuaire s'effritent.

Nous ne sommes alors rien, rien que des symboles qui s'agitent comme une enfant qui suit un papillon et qui apparaît comme l'évidence d'un passage fantasmatique du dehors au dedans, du dedans au dehors.

Relation réciproque des différentes parties du monde qui nous traverse ici ou ailleurs, qui me traverse autant qu'il te traverse

Éprouver un paysage qui déborde en flot continue me relie aux choses et me rends lucide. Alors que si le moi-qui-existe existe vraiment il se détache des choses, et tout se brouille, il ne faut pas être des yeux qui empêchent de voir, mais un aveuglement funèbre qui irradie de sa présence.

C'est lorsque je ne vois rien que je suis lucide car les choses ne se séparent plus du moi-qui-n'existe-pas.

Alors en pleine montagne, dévalant les abords d'une rivière qui flotte, (je) crie, (je) rie, enfin... quelque chose crie et rie, qui court à mes côtés ,de tous

côtés qui se retrouve dans les arbres, sur la crête, sur une cime ou sur une pierre...dans le bois et l'eau qui s'agitent comme des branches et parle comme la rivière et pèse sur le sol comme celui de la montagne je suis bien parce que je ne vois pas, parce que ni je ne suis, ni je ne suis pas.

Lucide comme une cime qui boit le soleil et accueille ses dernier rayons, lucide comme la mousse d'un royaume oublié, lucide comme le noyau de la terre caché dans les bas-fonds.

Et je me retrouve dans cet intervalle orageux, geste de sorcellerie qui sait ou qui ne sait pas si je suis ou si je ne suis pas dans cette indomptable réalité.

## Masque

\*\*\*

Revêtu d'un masque tel un magicien ensorcelé. Enfant fasciné ou fascinant  
Masque comme accès au réel caché.

Juste au dessous, en dessous du rez-de-chaussée de la maison, en dessous  
du macadam, en dessous de la coque du navire et de ses voiles  
Descendre les marches et parvenir à la cave dont le sol n'est rien d'autre  
que de la terre battue de la terre battue de la terre battue de la terre battue  
Battre la mesure du sol, symphonie enchantée qui vibre dans nos pieds.

Lutte de nos pieds sur le sol face à l'accès mâché, broyé, mélangé et servi à  
la petite cuillère du monde.

L'industrie de l'accès au réel, le commerce de l'imaginaire lyophilisé,  
déshydraté, déréalisé, la technologie de l'aspiration de notre présence au  
monde qui, extirpent la substance originelle de l'être pleine de suaves  
interrogations et de je-ne-sais-quoi, nous offre ce désolant constat du  
lobbying de la captation directe, du raccourci et de la décapitation des  
passages souterrains, des passages secrets et de l'incommensurable  
bonheur à les découvrir.

Peut-être avons-nous peur du noir ? Peur du noir et de sa vertigineuse  
omniprésence.

La peur ou la crainte de se cogner contre les parois de notre être, et de  
constater notre propre absence, peur du pont sensible des liens d'une forêt  
profonde, peur du lieu/non-lieu habitable en passant au travers

Peur de se dépoussiérer des morceaux de l'armure du leurre de la  
clairvoyance à laquelle nous croyons accéder, greffés à notre crâne et restés  
collés à notre peau à force de médias, informations, télévisions, publicités.  
Peur de ce procédé douloureux qui donne la nausée tant il nous faut  
arracher ces millions de fragments pour constater qu'il n'y a pas d'autres  
choses que ce qui est, tout est là.

L'enfant lui n'est pas soumis à ce raccourci,, il n'est pas le guerrier,  
lourdement équipé d'une armure d'une vingtaine de kilos,

L'enfant résiste sans lutter, sans bouclier ni arme, il est lui-même, par nature, résistance, il se tiens en faisant face, juste là, les pieds sur la terre battue  
la terre battue la terre battue

Le petit d'homme est à la fois résistance et conducteur, il communique pourtant, *infans* est celui qui ne parle pas, le terme de communication lui est étranger, il communique, il communique, il communique avec tout ce qu'il touche, avec ses propres sensations et ce qu'il éprouve à chaque instant, avec la lumière qui se pose sur sa pupille, avec le chant des oiseaux. Le journal télévisé, ce qu'il s'est passé hier ou ce qu'il se passera demain, lui importe peu...

Ses codes ne sont pas encore influencés par un monde mécanisé et contrôlé qui aspire notre inspiration, notre souffle, il respire par ce qui lui est commun et le reconnaît à savoir le monde.

Tout lui est commun, le monde le reconnaît

Son souffle est semblable au bruissement des herbes naïves, à la bruine des airs d'eaux vives et des pétales riant qui s'évanouissent timidement

Une voix simple, en dehors du langage, une voix qui émane, une voix qui suggère avant de dire.

il habite, il communique dans la voie du pas de la porte à ouvrir

Dans son pas au pas de la porte lorsqu'il se porte

Un pas sur le Sol d'un Mi qui est La. Sur le Do d'un Ré qui Si le Fa d'une terre battue, d'une lettre abattue

Dans la mélodie de ce qu'il y a devant de ce qu'il y a derrière, lorsque tout le précède et le succède à la fois.

Le visible invisible, existe grâce au visible

Et soudain les pieds d'une table deviennent un temple et une simple flaque d'eau prend la dimension du lac Baïkal.

Grâce à l'odeur de la pluie, l'odeur du printemps, l'odeur de la chaleur, Il n'a pas peur, il n'a plus peur

Une confiance sans limite l'habite lorsqu'il répète des sauts amusés en souriant

S'amuser, s'amuser, s'amuser en se liant, en reliant, il n'est que liens, amas de fils qui s'entrecroisent, noyau vibratoire, en mouvement continu, il est un lien qui communique et qui échappe à chaque fois qu'il sourit les petites échappées, il est lui même une échappée, tous les symboles de l'ordinaire rempli de geste extra-ordinaires.

L'enfant résiste aux pouvoir de production et à la mécanisation des formes du monde, la forme ? L'informe? Peut lui importe, parce que la terre sous ses pieds le porte et forme un piédestal de générosité, d'humanité et de sincérité.

Pourquoi un enfant aime-t-il tant se cacher? Vous n'avez qu'à voir, pris dans ce jeu de cache-cache, il lui suffit de tourner le dos à la personne qui le cherche et dans un tour de passe passe il disparaît, Enfant magicien, magicien de lui même et de ses fantasmes, lui seul à le pouvoir de se cacher en mettant ses mains devant ses yeux.

Trouver la capacité de lever les yeux! Lever les yeux! Lever les yeux, tomber à la renverse tellement ils se lèvent

Tomber à la renverse devant un arbre, un homme, où lorsqu'il regarde les étoiles et capte la timidité des arbres pour flâner, rêver et se promener dans le mécanisme de l'éveil permanent du « je » d'un jeu où la sphère du monde tourne de manière continue entre ses mains.

## Poussée par un bout d'ficelle de ch'val de course à pied

\*\*\*

Si par exemple je dis que tout va trop vite dans mon esprit, c'est que j'ai le don de passer sans cesse du coq à l'âne et au passage, le dernier en perd ses oreilles tandis que le premier me conduit à la poule puis au poussin, au jaune, à l'omelette, à l'ail, à la persillade, aux grenouilles, aux mares, aux nénuphars, à Monet, au soleil, à l'horizon, à l'été, aux moissons, à Cérès,, aux épis de blés, aux chemins, aux balades, aux chevaux .....et voilà que j'en arrive à cet âne... Tout ça parce qu'un coq m'a réveillé ce matin. C'est un peu le schéma permanent qui s'opère dans ma tête en ce moment.

Le temps me dure de trouver des échos...chos....chos. chos

Trouver des échos , trouver des échos, trouver des échos

Ici tout est très silencieux, même pas de mouches, si nombreuses à la campagne , elles me manquent presque, seulement les rumeurs des voitures, le soir venu le vrombissement du poste de télévision de la maison d'en face, le tintamarre des casseroles de celles d'à côté, le sifflement rauque des avions au-dessus de ma tête et, à la nuit tombée, le ballet mécanique des volets électriques de chacune des maisons qui m'entourent. A heures précises, les portes se ferment une par une ou bien toutes en même temps.

« fermeture des portes, fermetures des portes , bip, bip, bip, bip,bip »

Mais le chant de la nuit prend le pas sur tout ça , le chant de la nuit et celui du bouleau verruqueux qui pleure au-dessus de moi lorsque je me balance de longues heures sur le hamac coloré, ni trop haut, ni trop bas, lorsqu'il ne fait ni trop chaud, ni trop froid, je n'ai alors ni trop ni pas assez de quoi que ce soit.

Entourée de deux Hibiscus sur le point d'ouvrir leurs premiers bourgeons, je contemple je contemple chaque jours minutieusement l'évolution des différentes espèces que j'ai dégagées en arrivant , en effet la végétation avait entièrement pris le pas sur la maison et un gros travail de débroussaillage



avait été nécessaire. Ménage en soi comme dans un jardin, je tisse et tresse certaines branches, sculpte un jeune frêne, altère la croissance d'un jeune bouleau, accompagne un jeune charme pour qu'ils s'installent de manière pérenne en ce lieu. Des gestes...

Des gestes, des gestes qui agitent, rassurent, stimulent.

8h30, les rideaux de fers se lèvent dans la maison d'à côté !

Je n'aime pas les rosiers, pourtant la maison en est entourée, j'en prends soin tout de même, et observe les jeunes et tendre pousses mauve tendre vers le haut en direction des puissants rayon de ce mois de juillet. Le soleil de plomb cogne depuis plusieurs jours sur la terrasse qui surplombe le jardin et les longues lianes que j'enlace autour de la rambarde ne cessent de croître.

8H39 encore un rideau et un suivant ! 8H40 un autre rideau craque !

J'ai l'impression qu'il serait possible de voir s'allonger les lianes en restant quelques heures immobiles à les observer, et pourtant nous ne poussons pas autant à cette saison. Dans ce petit jardin sauvage je tente de valoriser chaque essence rencontré, j'ai récupéré de grosses branches mortes d'un lilas coté ouest pour les installer contre le grillage mitoyen du 36 rue des Néfliers, j'ai passé des heures à hisser la longue chevelure de la glycine au sommet des branchages morts du lilas.

J'entourais, j'enroulais, entortillais, glissais une tige au-dessous d'une autre pour qu'elle ressorte par-dessus la suivant et aboutisse en un point ajouré ...

CHERCHER UN ESPACE LIBRE, UN ESPACE OUVERT

Après un parcours sinueux, sensuellement sinueux, « Andante », chose extraordinairement ordinaire qui caractérise la nature tout entière.

Peut-être lorsque je relève la glycine juchée à même le sol sans piliers ni tenant je tente de trouver les miens .

Entortiller des liens pour les faire tenir debout ? Debout dessous des bouts de toi

Des bouts de nous dessous un toit

Des bouts de soi si francs qui soudent en l'autre un peu d'un nous

Être dépouillé pour aller vers l'autre, que signifie être disponible ? Qu'est ce que c'est être un bon humain ?

Un BON HUMAIN

Avoir un regard qui transperce ce que l'on voit ? Alors est ce que lorsque je regarde le monde dans ta rétine c'est bien que je te vois ? Quand je t'écoute cela veut-il dire que je t'entends ?

Entortiller des liens, relier, hisser, ne devons-nous pas sculpter notre glycine tout comme cultiver notre jardin ?

Se tenir debout, prendre racine en nous même et tendre vers de petites échappées, trouver des prises, qui peut être disparaîtront pour en créer d'autres, c'est en tenant quelque chose que nous créons la prise, en marchant que le chemin se trace, juste avec quelques branches de bois mort ça TIENT !

Le mort tient le vivant, le mort tient le vivant, le mort tient le vivant

Injecter la mort dans le vivant ou le vivant dans la mort pour tenir debout

Qu'est-ce que je comprends ? Qu'est-ce que je connais ? Qu'est-ce que je sais ?

Je sais que je suis en vie, que je vais mourir et toute la magie du lien de l'entre deux est notre incertitude permanente qui s'entortille et tiens debout dans l'espace qui nous entoure. Est-ce cela pousser poétiquement ?

## Sauter pour ne pas tomber

\*\*\*

Sauter du train en marche pour s'enfoncer dans une forêt obscure et profonde, pour progresser à tâtons, se piquer, éviter les branches folles qui s'agitent, remonter du fossé dans lequel nous avons chaviré, *éviter l'abeille qui rôde*<sup>2</sup>, se couper du vent, résister au froid, se protéger de la chaleur, utiliser ce qu'il y a ici et maintenant, faire avec les moyens du bord et parvenir à une clairière. S'utiliser soi-même, « se vivre » nous permettrait-il d'être plus solide et ainsi de mieux résister ? La nature acquiert-elle cette force car elle-même mène ce même combat permanent ? C'est peut-être lorsque nous progressons à tâtons, hors des sentiers battus, hors de tout ce qui est évidence que s'ouvre le champ des possibles. Choisir le sentier que nous aurons créé avec nos propres pas dans un monde diaphane qui suggère au lieu de dire, et ne pas plonger dans l'appauvrissement d'une transparence immédiate, dans l'illusion de la sincérité et le leurre de l'authenticité.

Nous avons seulement basculé, nous ne sommes pas tombés. Que nous devons-nous à nous-même ?

Du temps ? Il faut prendre le temps et ne pas se précipiter sur ce qui est déjà mâché, broyé, mélangé, et servi à la petite cuillère.

A nous de ciseler des formes, d'inventer des motifs, de composer une partition, de tisser une étoffe, afin d'intensifier notre propre existence par nos ressources imaginaires.

---

2 Formule empruntée à Emily Dickinson, (1830-1886), *Les cents plus belles pages d'Emily Dickinson*, trad. de l'américain par Alain Bosquet, Paris, Belfond, Poésie, 1984 : « Fleurir est aboutir. Qui rencontre une fleur/ Et l'observe en passant/ Soupçonne à peine/ Le rôle d'un détail mineur/ Dans l'entreprise/ Brillante et compliquée/ Qui se présente sous la forme/ D'un papillon offert au méridien. /Remplir le bourgeon, combattre le ver, obtenir son droit de rosée,/ Régler la chaleur, échapper au vent,/ Éviter l'abeille qui rôde,/ Ne pas décevoir la grande nature,/ L'attendre ce jour là : /Être fleur est une profonde/ Responsabilité ! »

Aujourd'hui j'ai espoir, nous avons seulement basculé, nous ne sommes pas tombés.

S'ériger en artisan-bricoleur-jardinier-poète, s'amuser à tisser un pont, créer une suture, qui prendrait la forme fantasmagique d'une porte dérobée, une échappatoire nous permettant d'habiter pleinement le monde. Dans une anamorphose lucide où nous pouvons voir autre chose que ce que nous voyons, voir autre-chose-que-ce-que-l-on-voit, autre-chose-que-ce-que-l-on-voit. Comme une conversion par incubation où l'inanimé nous anime lorsqu'il nous regarde.

S'animer, s'animer, s'animer.

Lever les yeux, lever les yeux, lever les yeux

Aujourd'hui j'ai espoir. Nous avons seulement basculé, nous ne sommes pas tombés.

Animés du souffle de vie, pourrions-nous lui prêter ne serait-ce qu'un peu d'attention en retour? Nous avons basculés, nos rapports sociaux face à la marchandisation s'étiolent et les objets et leurs valeurs occupent parfois le devant de la scène de notre vie. Consomons-nous nos vies comme nous consommons des images ?

Que regardons-nous ?

A l'heure où les vaches se font maigres et que les peaux se ternissent, où le soleil brille lorsque les sourires s'émeussent ?

Que regardons-nous ?

Lorsque la banquise fond pendant que le CAC 40 croît et que la nourriture nous manque et déborde à la fois ?

Que regardons-nous ?

Lorsque les banques craquent pendant que nos poches se vident,

que les hirondelles se meurent lorsque poussent les complexes touristiques alors qu'au même instant l'audimat, pour la coupe du monde, explose, et

que le regard béa nous contempons en tout en connaissance de cause le spectacle du bûcheron sciant la branche sur-laquelle nous somme assis ?

Nous voulons gagner du temps, en nous essoufflant à ne plus le vivre tellement nous courrons après. Travailler plus, dormir moins pour faire plus, posséder pour avoir, posséder une possession asservissante, amasser plus, partager moins, être seul lorsque nous sommes ensemble et se sentir en communauté lorsque nous sommes seul, manger plus vite, se déplacer plus vite, consommer plus vite, lire plus vite, se cultiver plus vite, aimer plus vite ! Nous sommes partout et nulle part à la fois.... au travers de la meurtrière de l'ubiquité

Mais habiter ? Que signifie habiter le monde?

Dans les vestiges de l'agent orange et des nuages verts.

A l'heure des vendredi noirs et des samedi jaunes, lorsque les pavés se soulèvent pendant que notre ciel tombe, les feuilles de l'automne et le bas soleil annoncent un hiver tremblant et un cœur battant.

Se rendre disponible, accueillir la pensée de l'autre, faire apparaître un monde et lever son vers brillant comme une voile qui battra la mesure au plus profond des mers, oh mer! Homère ! Et par delà de la terre.

Un apparaître à naître..... Un voir à venir

Un apparaître à naître      Un voir à venir. . . . . Av oir un avenir

Avoir    venir

Avoir Autre chose à voir que l'avenir qui vient Avoir autre chose à voir que celui qui s'en va Avoir autre chose à voir que nos pieds devant

Avoir autre chose à voir que le temps qui s'essouffle déjà en hoquetant timidement sur l'enfant qui accueille ses premiers rayons

peut-être que si l'avenir est déjà sur ses rotules l'instant furtif devrait-il trouver le moyen d'être retardé en lui-même ?

Aujourd'hui j'ai espoir. Nous avons basculé, nous ne sommes pas tombés.

Pouvons-nous relever l'incroyable défi de redonner de l'attention à ce que l'on éprouve, sommes-nous encore à même d'injecter en nos poumons cette sollicitude attentive et poétique et d'interroger nos capacités d'existences et de retrouver cette *communauté des affections*, terme que Saint-Just attribuait au mot de Patrie ?

Peut-être que pour les hommes et les femmes victimes du temps qui leur manque inexorablement, auprès duquel ils courent inlassablement, nous pourrions publier un livre intitulé « Aimer plus vite : trucs et astuces pour l'accélération du désir ». Du temps, nous avons besoin de temps, mais le temps est-il un besoin ? Il ne devrait pas faire l'objet d'une nécessité, est-ce que quand je pense, je pense que j'ai besoin de penser ? Le temps qui tend à mesurer la vie, et la vie que l'on pèse pour pouvoir lui attribuer une valeur. Dans nos plannings quotidiens, nous rentrons dans un jeu de compression où la victoire est attribuée à celui qui aura condensé le plus d'activités possible et cela sous couvert de la réussite et de l'épanouissement. Comme si le temps devait être « rentable » donc rapporter quelque chose, mais qu'attendons-nous du temps au juste ? Rentabiliser le temps reviendrait à vouloir rentabiliser notre vie ? Pris à notre propre jeu nous sommes devenus les marchandises de notre propre consommation, nous nous consommons nous même.

Le temps de vivre. Vite ! Nous devons vivre plus vite ! « Truc et astuces pour vivre plus vite », « Aimer plus vite, truc et astuce pour l'accélération du désir » ferait un bon ouvrage de développement personnel. Sommes-nous des hyperphagiques de la temporalité ? A l'instar de Stig Dagermann faudrait-il « soulever de (nos) épaules le fardeau du temps et, par la même occasion, celui des performances que l'on exige de (nous)<sup>3</sup>. »

Aujourd'hui j'ai espoir. Nous avons seulement basculé, nous ne sommes pas tombés.

---

3 Stig Dagermann, *Notre besoin de consolation est impossible à rassasier*, [1952], trad. du suédois par Philippe Bouquet, Actes sud, Arles, 1984



Car il y a, des conciliateurs, des rêveurs, des chercheurs, des poètes et des écrivains, des historiens, des philosophes et mon voisin. Où est l'ailleurs, si ce n'est au seuil du pas de ma porte ?

De la sollicitude mon cher, de l'action mon ami, de la poésie mon amour, de la pensée mon amant, de l'attention ma mi, et surtout des mots sourds et aveugles lorsque tes yeux sautillent dans les miens.

Quelle est cette précieuse étrangeté qui sidère, exalte, détonne et enchante lorsque nous sommes capable d'écouter le chant des oiseaux ? Prêter attention à ce que l'on éprouve, éprouver le réel avant même de le percevoir, éprouver le monde au-dessous de sa compréhension.

Aujourd'hui j'ai espoir. Nous avons seulement basculé, nous ne sommes pas tombés.

Mener une sur-vie, au sens du vivre plus. Expérimenter ce qui est là juste sous nos pieds, à l'instar de John Dewey, pour « rétablir la continuité entre expérience esthétique et processus normaux de l'existence ». Partir à la quête de l'ordinaire peut mener à des expériences extraordinaires lorsque s'opère la magie du réel comme suture intuitive de notre propre existence...

Pour que nous ne tombions pas.

Les lendemains d'hier comme aujourd'hui à venir irradiant l'instant sous ma chaussure qui a le rire en poche et l'avenir au bout des pieds. Ils sont les trois temps d'un pas qui se pose sur le seuil de l'imagination.

## Le temps passe-t-il vite ?

\*\*\*

Quel est notre dead line ? Le compteur pour chacun de nous est lancé, la moindre de nos action étant désormais placé sur le billot du temps. Je le suis moi-même, insérée dans un étaux, dans « Le temps ligne de mort, la minute fatale et angoissante, l'instance au-delà de laquelle nous devenons perdants<sup>4</sup>.»

Nous casons nos quatre sabots dans le starting block du temps prés à bondir une fois le portillon de la vie nous a jeté dans le monde pour se refermer immédiatement derrière nous. L'état d'urgence permanent est alors déclaré et sonne comme claque un tendeur sur la porte arrière d'une voiture bondé d'objets inutiles pour traverser sans danger, sans crainte et sans angoisse un temps dans lequel nous ne voulons surtout pas nous ennuyer. Nous sommes tous devenus des chevaux de course en puissance, des sujets en constante accélération, pris dans les rouages de nos société modernes. Les futuriste italiens nous l'avais déjà annoncé dès le début du XX avec des œuvres ayant pour titres dynamisme d'un chien, ou dynamisme d'une automobile.

Car oui, le temps passe vite et à cela nous pouvons trouver deux causes principales, l'une économique et l'autre technologique. Économique par néo libéralisme et capitalisme, où le temps permet d'être plus compétitif et répondre instantanément à la demande, lorsque la concurrence se fait de plus en plus féroce, et technologique : par l'omniprésence de la communication instantanée, et l'immédiateté. Nous avons le sentiment que le temps passe de plus en plus vite, qu'il est de plus en plus court, et cela nous oblige à accélérer nous même. Si nous courrons toujours de plus en plus vite c'est bien qu'il passe vite Ou du moins que ce qui se passe dans le temps passe vite ! Mais si je parle de sentiments, c'est que la perception du temps est une construction sociale, qui repose sur le principe d'une subjectivité commune conventionnelle et partagée, qui est devenue une réalité physique. Je ne m'attarderais pas ici sur le temps scientifique.

---

4 Chardel Pierre-Antoine, Dartiguepeyrou Carine, « Être, temps et différences : pour une approche différentialiste du temps à l'ère numérique », dans : Nicole Aubert éd., *@ la recherche du temps. Individus hyperconnectés, société accélérée : tensions et transformations*. Toulouse, Érès, « Sociologie clinique », 2018. Disponible sur : <<https://www.cairn.info/a-la-recherche-du-temps--9782749261768-page-95.htm>>[consultation le 03,04,2019]

En effet, la perception du temps permet de participer au groupe humain, tant qu'il n'y a pas de liens intersubjectif et de langage. Je ne peux m'insérer dans une conception temporelle ce qui est le cas pour les autistes, certains parkinsoniens. C'est donc le temps subjectif qui prime, Et la perception subjective que nous en avons.

Le temps sociologique modifie la perception du temps psycho et peut donner l'impression qu'il s'accélère ou ralentit en fonction du nombre d'événements qu'on met dans la même unité de temps, Ainsi l'accélération sociale grandissante, l'innovation technologique, le système économique qui ont fait naître la notion que George Simmel va qualifier de *Rythme de vie*, ont réglé nos vies comme du papier à musique sur lequel les notes s'enchaînent, se multiplient et se juxtaposent à une cadence effrénée.

L'appareil subjectif qui sert à mesurer cette sensation est le psychisme alors que le temps universel, cette aiguille du temps conventionnel et partagé, met le même temps pour parcourir la montre. L'instantanéité, l'immédiateté, la simultanéité, et l'information en temps réel, nous installent dans un état d'urgence permanente.

C'est très simple nous n'avons qu'à nous interroger sur nos pratiques quotidiennes pour mieux comprendre notre rapport au temps, la perception de son écoulement, et nos modes d'interaction qui sont devenus instantanés. Par exemple ces derniers jours, combien de fois avons-vous consulté vos mails ? Reçu des notifications de vos différents réseaux sociaux, Facebook, Twitter, Instagram ? Et combien de fois nous sommes-nous sentis dans l'urgence ou l'obligation de répondre immédiatement à un message, une demande, une sollicitation, que ce soit dans la sphère privée ou dans la sphère publique, celle du travail. De toutes parts, nous sommes informés en temps réel. Nous sommes dans l'ère des sociétés liquides.

Le temps est écrasé par l'immédiat, comme le disait Cécile Chabot « L'heure est partout, le temps nulle part, »

## Icare, poète de l'Exil

\*\*\*

Ici l'inquiète voix consent d'aimer la pierre simple, les dalles que le temps asservit et délivre, l'olivier dont la force a le goût de sèche pierre, le pas dans son vrai lieu, l'inquiète voix heureuse sous les roches du silence et l'infinie l'indéfinie répond des sonnailles rivage ou mort, de nul effroi était ton gouffre clair, Delphes du second jour<sup>5</sup>.

Nous sommes sur-attentif lorsque le souffle de mort s'engouffre subitement dans une pierre qui nous fixe.

Projetons-nous toujours la mort sur un objet pour être saisi du présent ?

Est-ce la mort qui imprègne un objet comme elle pourrait imprégner un arbre ? Ainsi l'arbre incorpore la mort et renvoie toute sa lumière.

Est-ce qu'un homme, juste avant de se suicider atteint l'extase ?

Ressent-il à ce moment, celui qui précède son passage, l'immanence du monde ? Ou bien est-il dans le passage...

Peut-être voulait-il simplement s'approcher de cette « mort », de cette lumière.

Icare<sup>6</sup> cherchait peut-être cet accès à la présence en ayant l'audace de s'approcher au plus près du soleil, de cette lumière mortel qu'il ne pouvait saisir avec ses yeux . En effet, il ne trouvait pas dans le monde réel, l'accès, le passage secret de cette présence. Perdu dans le labyrinthe du discours et des fantômes... il a l'espoir d'un seuil mais ne trouve que des murs épais et froids, de six fois sa hauteur, qui se dressent devant lui et lui ferment la porte... juste sous le nez. Annihilant ses rêves poétiques.

La poésie, il l'a retrouvée dans sa cire et dans ses ailes, survolant le grand labyrinthe du monde, son âme plus légère est débarrassée des idées qui cherchaient un sens, il était là, juste là. Ainsi il n'a plus à chercher d'interstices, de failles dans les pierres, sur la terre, dans l'eau ou bien dans son propre reflet. Il abandonne cette quête de la lumière perdue, il n'est plus lui, ou plutôt il est en lui l'air, l'onde, la mer, la montagne, il ne souffre plus de cette séparation du monde, de cet arrachement au sensible qui lui faisait perdre la tête.

---

5 Yves Bonnefoy, *Dans le leurre du seuil*, Paris, Gallimard, 1972

6 Ovide, *Les métamorphoses, mythe de Dédale et Icare*, trad. Georges Lafaye Paris, éd. Folio classique, 1992, p.262

Idées labyrinthiques, séparées, Icare séparé de lui-même, il ne trouve plus son « toit » et tente de se réfugier chez les autres, mais encore une fois le passage est impossible, il trouve porte close, sans clefs, sans code, ni mot de passe.

Seul sur le paillason à l'ombre d'un arbre qu'il ne voit plus.

Il s'en alla seul sur le seuil... Seul sur le seuil.

Mais la poésie a cela de magique, qui est de faire tomber les murs, d'ouvrir les portes et de retrouver un toit sans toit avec les autres, pour être en soi, et de ce fait ré-habiter son propre corps tout comme nous le faisons juste avant de mourir. Être avec tout par le détachement du tout, se rassembler, se relier, reficeler des bouts de soi du bout du monde. Assis au sommet d'une cime nous sommes saisis des liens du monde (Assis, saisis des liens du monde. L'affection des liens du monde qui nous traversent.) et des trouées du lumière pas plus épaisses qu'un fil tissé par la plus petite des araignées, se trament entre soleil, air, mer, montagnes et rivières qui par leur existence propre, leur monde propre nous traversent le corps. « N'arrive-t-il pas qu'on rencontre la Voie et qu'on soit attiré par elle en observant les herbes et les fleurs, les montagnes et les rivières, ou que l'on reçoive le Sceau du Bouddha pour avoir simplement pris dans ses mains de la terre, des pierres ou du sable ? »<sup>7</sup>

Relation physique, purement physique de l'enchevêtrement des lumières du monde comme celles d'une pierre que je tiens entre mes mains.

J'ai dit au sommet d'une cime pléonasme certainement, mais pas besoin d'aller aussi haut. Nous pourrions nous contenter d'une balade en forêt où nos pas craquent sur la neige encore endormie de la nuit glaciale. Est-ce la neige ou bien mes pas qui sont endormis ?

Assise sur une pierre, allongée dans l'herbe buvant le soleil et caressant les nuages, polir les arbres et modeler le ciel dans un calme attentif, nous sommes alors éveillés dans un silencieux murmure qui fait frissonner nos narines et gonfler nos poumons.

Pour ne pas avoir peur, pour ne plus avoir peur. Est-ce dans les moments d'effrois que nous sommes saisis de cette présence ? N'est-ce pas ce murmure excitant que nous recherchons par la répétition de processus d'accès au réel, au cours d'une balade, en écoutant une mélodie, lors d'une lecture, d'une rencontre, du partage d'un repas ou lorsque que nous sommes projetés hors de nous même dans la contemplation d'un paysage ?

---

<sup>7</sup> Maître Dôgen, *Polir la lune et labourer les nuages*, [ XIII<sup>e</sup> ], traduit du japonais et annoté par Jacques Brosse, Paris, Albin Michel, 1998, p.50

Notre existence serait-elle motivée par ça, uniquement par ça nous n'avons pas d'autre choix, pas d'autre choix que celui de chercher à comprendre. Ou comme le définit Gérard Swecz « ramener le calme à travers la recherche répétitive d'un excitant. »

Icare attiré par le monde machinique et l'ingéniosité de son père se comporte comme « une machine motrice et mentale »<sup>8</sup> à la quête d'une voix.

Ce murmure du réel, Icare l'a peut-être trouvé dans les airs ?

Était-il un poète ? Était-il un artiste ? Ou n'était-il pas simplement un homme parmi les Hommes.

Les voix, lorsqu'elles frappent les hautes parois de pierres des couloirs du labyrinthe, résonnent, se perdent, et se confondent ; et nous laisse perdu dans un écho assourdissant qui nous précipite en dehors du murmure attentif...

Icare n'entendait-il plus aucunes voix ?

Dédale voulait-il réparer la faute dont il s'accable d'être son père et de l'avoir arraché au réel en le générant ? Peut-être voulait-il se racheter et d'un souffle poétique le conduire vers l'échappée belle, dans une chute de l'éveil qui rassemble.

D'un déploiement de l'aile de l'impossible Tu t'éveilles, avec un cri,  
Du lieu, qui n'est qu'un rêve Ta voix, soudain  
Est rauque comme un torrent Tout le sens, rassemblé  
Y tombe, avec un bruit De sommeil jeté sur la pierre  
Et tu te lèves une éternelle fois Dans cet été qui t'obsède<sup>9</sup>

L'oiseau qui murmure en s'échappant pour glisser dans les eaux magiques est traversé d'un soleil qui tue de présence trop forte et trop violente où les pierres brûlent d'effroi et « n'(ont) plus de prise sur l'air ;et (leur) bouche , cri(ent d'une voix déjà) engloutie »<sup>10</sup> Les âmes apaisées ont atteint « la délivrance parfaite et circulent à leur gré dans le cosmos tout entier »<sup>11</sup>

---

8 Gérard Swecz, *Les galériens volontaires, essai sur les procédés autocalmants*, Paris, éd.PUF, 1998

9 Yves Bonnefoy, *Poèmes, Dans le leurre du seuil*, Paris, Gallimard , 1972

10 Ovide, *Les métamorphoses, mythe de Dédale et Icare, op. cit.*, p.262

11 Maître Dôgen, *Polir la lune et labourer les nuages, op. cit.*, p.46



## Humeur fantasque

\*\*\*

Le subconscient travaille t-il -de nos lectures ? Dans nos lectures ?

Lorsque notre regard défile, l'impact des mots sur notre rétine, perçant notre cristallin, où l'image des mots renversés ne devient que des lettres, et où des points s'impriment sur les cônes et bâtonnets qui tapissent le fond de notre œil.

Les cônes-image diurnes et les bâtonnets-image nocturnes sont absorbés d'un faisceau aveugle.

Instruments fantastiques, influx nerveux qui dispersent et dissipent les mots qui deviennent ruine, dans l'ombre de nos synapses, à l'ombre du moi.

Ils sont alors, broyés, brassés, mélangés.

Les mots et le sens que je leur confère existent-ils simplement parce que je les vois ? Sommes-nous « désarmés dès lors que les caractères de l'existence ne sont pas donnés dans la nature par une étiquette mais livrés à un prodigieux hasard. »<sup>12</sup> ?

Il nous faudrait ainsi « apprendre à vivre dans l'intervalle du savoir et de la vision... »<sup>13</sup>

L'entre de l'Adyton<sup>14</sup>, où les caractères errent en chancelant, vacillent, chantonnent dans ce trou béant d'où sortent des exhalations.

Je ne les vois plus au-delà de la transparence de mes yeux, ils ont fui, ils sont derrière moi, ou peut-être devant, un peu en haut, un peu à droite, vers l'occiput, et se promènent dans les circonvolutions au centre de la scissure de deux hémisphères où les objets « abandonnés et enfin révélés comme une aurore dans la fissure qui s'ouvre sur ce monde partagé entre mots et vision, le monde entrevu où déjà marchent les pèlerins tout le long d'une inlassable nostalgie. »<sup>15</sup>

Enfin je crois. Parce que je ne sais pas puisque je ne les vois plus, même si j'ignore si c'est un motif légitime, ne pas savoir parce qu'on ne voit pas. Ne pas voir tous les maux de monde est-ce les ignorer ?

Les caractères et la nature des choses sont-ils encore là une fois que mes yeux ont frappé le papier, à cet instant même où j'écris ces mots, cette lettre, ce trait reflet de

12 André Dhôtel, *Rhétorique fabuleuse*, [1983], Cognac, Le temps qu'il fait, 1990, p. 73

13 Ibid. p.73

14 L'Adyton était un lieu dans lequel se retirait l'Oracle du dieu, avant que la pythie ne s'installe sur un trépied

15 André Dhôtel, *Rhétorique fabuleuse*, op. cit., p.78

bille d'encre bleu qui frotte la feuille couleur crème , dans cet infime instant qui n'existe déjà plus ....à cet instant même où j'entends ce que j'entends et que je n'entends déjà plus.

Et c'est peut-être cette non-existence qui permet « d'accéder aux processus les plus élémentaire de la pensée et réinventer la poésie<sup>16</sup> . »

Les mots, les objets viennent nous visiter tard dans la nuit magie des images. Même si cela n'a pas de sens, tout est broyé, brassé, mélangé... Libéré .

C'est peut-être quand ils se dispersent qu'ils sont magiques. L'enveloppe d'une mage qui se soustrait à elle-même file en l'air en poussière.

Mes yeux ne peuvent les voir, mais je les vois parce que « l'esprit perçoit des simulacres plus ténus que ceux qui envahissent les yeux<sup>17</sup>. »

Les choses trouvent toujours une signification qu'elle soit Antique, physiologique, historique, psychanalytique, anthropologique, mythologique ou philosophique.

Mais qu'en est-il de la poésie ?

Y a-t-il autant de poésie chez Arthur Rimbaud que dans l'exercice comparatif de la dissection d'une souris et d'un coléoptère ?

Y a-t-il autant de poésie dans Le clair de lune de Debussy que dans l'énumération des tendons, ligaments, os et muscle de la morphologie du cheval ?

Autant de poésie dans l'étude vue du ciel du plus grand barrage de castor que dans les halos lumineux qui viennent frappés en cadence des parois meurtrières ?

Autant de poésie dans un bûche qui brûle Ou dans une robe de cuisine

Autant de poésie dans une recette de flanelle

Ou dans une équation trigonométrique

Autant de poésie à Pompéi et à Tokyo

Ou autant de poésie juste là...

Dans l'expérience compressée du temps, prisonnière d'un circuit enchevêtré de résistances, prisonnière d'elle-même. J'aimerais bien qu'il vienne chez moi ce temps, de temps en temps. La parole se délie timidement, tout doucement, besoin de temps, j'ai besoin de temps. Je le prends et j'en fais mien, à cet instant où chaque temps « se

16 Jean Cottraux, *Les visiteurs du soi*, Paris, Odile Jacob, 2004, p. 136

17 Francesca Masi, *Lucrece et l'illusion onirique*, conférence du 06 décembre 2017 donnée à l' université Aix- Marseille

situe la jonction de plusieurs (temps) dont il est à la fois la relecture, l'accentuation, la condensation, le déplacement et la profondeur.»<sup>18</sup>

Les mots et le temps prisonniers ensemble se confondent. Comment est-ce possible ?

Ne serait-ce pas finalement, dans le rêve que s'opère le plus de sens ? Une fois les images absorbées, broyées, brassées, mélangées tout devient confus dans l'accès, le passage qui déforme ces visiteuses absentes d'elles-mêmes. Fortes de compressions, condensations, disséminations. Et c'est peut-être dans cet alambic sombre et fantastique,merveilleusement tortueux que s'opère la métamorphose d'un monde où les choses sont, finalement, simplement, ce qu'elles sont.

Notre humeur fantasque nous sépare des choses et nous relie à elles.

En marchant nous déplaçons de l'air, en le pénétrant nous traversons et respirons le fil de poussière tissée des choses, nous sommes alors au centre de nous-même, dans l'axe du moi telle une montagne, « parce que la montagne s'élève au centre de l'univers, elle coïncide avec l'axe du monde. Son sommet se trouve sous la polaire, véritable clef de voûte de ce système imaginaire merveilleusement homogène.»<sup>19</sup>

Alors les choses ne se distillent pas dans nos yeux mais dans tout notre corps, au même instant. Tout ce qui nous entoure d'une ubiquité magique nous agite en nous immobilisant.

Dans toutes les directions et venant de partout,  
tenus, qui se joignent facilement dans les airs .

Quand ils se rencontrent, comme des toiles d'araignée et des feuilles d'or.

Ils sont en effet d'un tissu beaucoup plus tenu que ceux qui frappent nos yeux et provoquent la vue,puisqu'ils pénètrent à travers les pores et mettent en mouvement la nature tenue de l'âme à l'intérieur et provoque la sensation.

C'est pourquoi nous voyons des centaures et des membres de Scylla.

Des gueules de cerbères et des simulacres de gens dont la terre, depuis leur mort, enveloppe les os  
C'est que des simulacres de tout genres sont emportés deçà delà,

Les uns qui naissent spontanément dans l'air même, d'autres qui s'échappent de toutes sortes  
d'objets, Et d'autres encore, qui se constituent à partir des formes de ceux-là. <sup>20</sup>

18 Philippe Sollers dans, Philippe Sollers, Roland Barthes, Jean-Louis Baudry et Jacques Derrida (dir.), *Théorie d'ensemble*, Paris, Du seuil, 1968, p. 75

19 Gérard de Champeaux et Sébastien Sterckx, *Introduction au monde des symboles*, 3e édition, éd. Du Zodiaque, 1966, p. 169

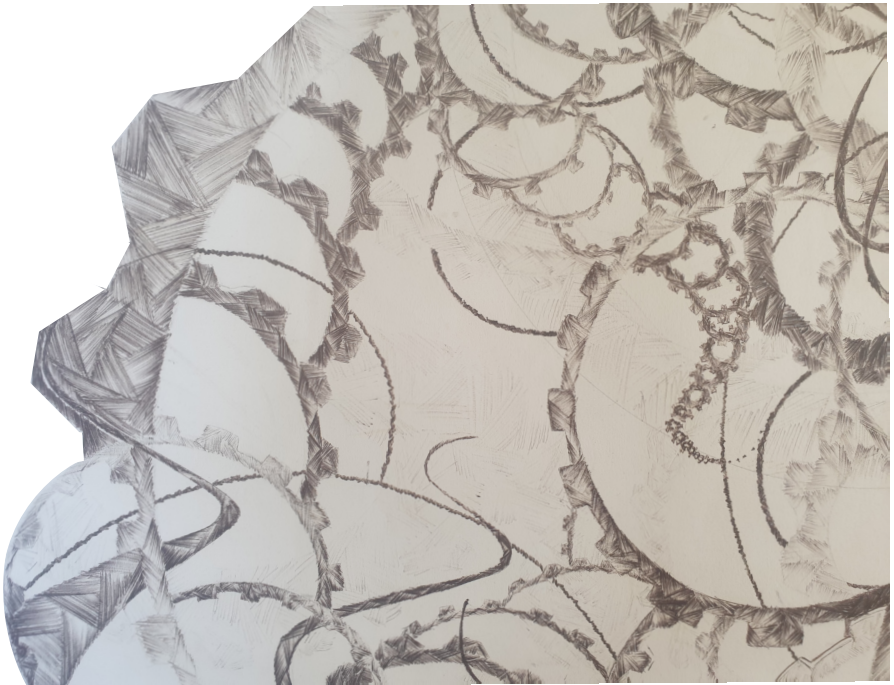
20 Lucrèce, *De la nature des choses*, V, 722-738

Nous avons le temps puisqu'il n'y a pas le temps, Puisqu'il n'y a plus de temps Une pierre a t-elle du temps ? Les minéraux sous la roche, dans la roche partout dans le monde, au même moment, l'ubiquité des pierres peut-être nous habite.

Tout s'échappe et se métamorphose dans un passage qui aura fait son bout de chemin, et peut-être que demain matin tout cela aura un sens...

La digestion retardée d'une présence après avoir été broyée, brassée, mélangée, recherche « la nature des choses » dans la langue poétique, et d'une lueur qui paralyse nos sens et notre corps poreux nous sommes alors éteints de la lumière des ténèbres clairs.

A chaque bouffée de cigarette je me demande pourquoi l'homme a tant besoin d'énigmes.



## Quand le corps cligne de l'œil

\*\*\*

« Moi qui si souvent me sent aussi réel qu'une métaphore<sup>21</sup>. »

### Cligner des yeux

C'est par clignement d'yeux, par coups d'œil, par battement de cil et paupière en crise que le visionnaire tend à un élargissement de son expérience. Ces coups d'œil ou clignements d'yeux seraient alors comme de véritables paratonnerres, capables de capter la vie, la nudité même de l'existence, toute sa moelle, dans une position schizoïde, (*skizein*=diviser, séparer) à mi-chemin entre les danses extatiques des ménades et la douce mélancolie.

« tantôt, [...]je lui fais ] hausser les sourcils et cligner des yeux.

Tantôt,[je ne lui fais] pas hausser les sourcils et cligner des yeux

Tantôt, lever les sourcils et cligner des yeux est juste.

Tantôt, lever les sourcils et cligner des yeux n'est pas juste<sup>22</sup>. »

« expérimenter le grand éveil, Les « sourcils » et les « yeux » sont les montagnes et les océans ; montagnes et océans sont réellement des sourcils et des yeux. « Hausser les sourcils » veut voir les montagnes, « cligner des yeux » veut dire sonder les océans.

Voilà comment vous devez examiner l'être-temps. Lui faire hausser les sourcils et cligner les yeux est la moitié de l'être temps.[...] Donc étudier complètement ce qui va et ce qui vient (*korai*), ce qui est juste et ce qui ne l'est pas, est l'être-temps de ce moment . »<sup>23</sup>

La poésie est en elle même un clignement d'yeux comme peut le décrire Huizinga :

Si l'on conçoit le sérieux comme ce qui s'exprime exclusivement dans les termes de la vie lucide, alors la poésie n'est jamais tout à fait sérieuse. Elle réside au-delà du sérieux dans ce domaine originel propre à l'enfant, à l'animal, au sauvage et au visionnaire, dans les champs du rêve, de l'extase, de l'ivresse et du rire. Pour comprendre la poésie, il faudrait s'assimiler à l'âme de l'enfant comme on endosserait un vêtement magique<sup>24</sup>...

Le fait de croire à ou en quelque chose et souvent lié à l'œil comme l'illustre comme jours de nombreuses expressions que nous utilisons : « Je n'en crois pas mes yeux »,

21 Pessoa Fernando, *Le gardeur de troupeaux* et les autres poèmes d'Alberto Caeiro avec Poésies d'Alvaro de Campos, [1914], trad. du portugais par Armand Guibert, Paris, Gallimard, Poésie, 2009, p.186

22 Maître Dôgen, *Polir la lune et labourer les nuages*, op. cit., p.159

23 Ibid. p.162

24 Johan Huizinga, *Homo Ludens : Essai sur la fonction esthétique du jeu*, traduit du néerlandais par Cécile Seresia, Paris, éd. Gallimard, 1938, p.170

« tu te mets le doigt dans l'œil », « Je ne crois que ce que je vois » (Lié à Saint Thomas ). Porter un regard d'enfant sur le monde, un regard émerveillé sur les choses, savoir voir pour la première foi. Selon Emerson, « L'enfant sur le rivage qui contemple les coquillages a un regard plus juste que l'homme dans l'orgueil de sa nomenclature » il est curieux, naïf et perpétuellement étonné. La nuit, les rêves seraient vertu de la mi-nuit, l'œil grand ouvert du ciel, échange ineffable des regards , l'aura devient le ciel qui nous regarde peut-être.

Eckhart : « *Das Auge darin ich Gott sehe ist dasselbe Auge darin Gott mich sieht* », « L'oeil dans lequel je vois Dieu est le même œil dans lequel Dieu me voit. »

« Sentir l'aura de quelque chose c'est lui conférer le pouvoir de lever les yeux. » Disait Walter Benjamin, alors est ce que lorsqu pour être seul je contemple les étoile comme nous le recommande Emerson dans son essai de La nature, nous serions l'aura des étoiles ? Serions-nous dans l'ancre de nos yeux qui se lèvent l'autre du ciel, ciel qui lève son regard aussi sur nous. Lorsque Baudelaire nous dit qu'« une forêt de symboles, l'observe d'un regard familier »c'est bien là cette aura, jeu organique qui est de se sentir regardé, animé en retour par un clignement qui se pose sur nous.

Qu'est ce qui ne meurt jamais ?

Dans *Les vagues* Miss Briscoe qui toute sa vie ne parvint jamais à finir une toile prononçât : « Après tout, murmure-t-elle, en pensant à sa vie si triste et cependant si peu déçue, après tout, j'ai eu ma vision... ». L'angoisse qui nous empoigne s'apaise alors dans la pur contemplation des choses, monologue de Bernard dans les vagues, lettres à un jeune poètes de Rilke. La justification de l'existence trouve son salut dans la perception de la vie et son identification dans un souffle poétique qui lutte, qui oscille entre extase et profonde mélancolie. Nécessité vitale au même titre que celui de respirer. Cela rejoint l'aura qui est avant toute chose organique et qui malheureusement souffre de beaucoup d'erreurs d'interprétation, à mon sens « l'unique d'un lointain si proche soit il » ( Benjamin) repose dans le souffle, le *pneuma*.

Chez Virginia Woolf les multiples lueurs traversent ses textes, comme son salon et son esprit à la lumière du feu de la cheminée qui se reflètent sur les rideaux, sur ses souliers ou bien sur les livres de sa bibliothèque. « le reflet du feu [...] met autour de (sa ) tête une rouge auréole». L'amour... « nos médiocres vies ne se recouvrent de



splendeurs et ne s'enrichissent de sens que sous l'éclairage sens que sous l'éclairage de l'amour<sup>25</sup>. »

Le chemin n'est plus un chemin sur lequel nous cheminons. L'homme est lui même ce chemin cheminant, en effet c'est en confondant l'objet et sa fonction que s'opère cette « germination » opérante, permanente où comme le dit Virginia Woolf.

Nous créons la vie [...]Je vois les rochers en plein soleil. Je ne puis transposer, m'abritant les yeux du revers de la main, fondre graduellement leurs jaunes, leurs bleus, leurs bruns en une seule substance. Je suis incapable de rester longtemps assise. Quelque chose m'oblige à bondir, [...]Je veux m'enfoncer dans la foule bariolée des hommes. [...] « Mon corps, le viens tout doré, flèches rapides de la sensation, recommence maintenant à faire signe. [...]Tous mes sens sont en éveils<sup>26</sup>.

Le déclin de l'aura, le chaos, la lumière en nous et l'amour se condense dans un passage de l'œuvre de Friedrich Nietzsche dans *Ainsi parlait Zarathoustra* :

Je vous le dis encore faut-il du chaos en soi pour pouvoir donner naissance à une étoile dansante. [...] « Qu'est l'amour ? Qu'est ce que la création ? Qu'est le désir ? Qu'est une étoile ? » Voilà ce que demande le dernier homme et il cligne de l'œil. La terre alors sera devenue petite et le dernier homme y sautillera qui rend toute chose petite. Son espèce est indestructible comme le puceron des bois; est le dernier homme, c'est lui qui vivra le plus longtemps.<sup>27</sup>

Woolf à l'instar de Fernando Pessoa est profondément marqué par l'entrelacs de la pensée et de la lassitude, le réflexivité sur l'être pensant s'entrecroise. Lorsque Pessoa dit qu'il

Je comprends par à coups ;  
j'écris dans les entre-deux de la lassitude,  
et c'est le spleen du spleen qui me rejette sur la grève.  
Je ne sais quel avenir ou quel destin relève de mon angoisse sans gouvernail ;  
je ne sais quelles îles de l'impossible Sud attendant mon naufrage,  
ou quelles palmerais de littérature me donneront au moins un vers<sup>28</sup>.

l'esthétique de l'ailleurs de la mer est thème commun pour ces deux auteurs/ poètes. L'ouvrage *Les vagues* de Woolf avait pour titre auparavant *Les éphémères* qui selon

25 Virginia Woolf, *Les vagues*, trad. de l'anglais par Marguerite Yourcenar, Paris, Le livre de poche, 1931, p.194

26 Ibid, p.192

27 Friedrich Nietzsche,[1883] *Ainsi parlait Zarathoustra*, trad. de l'allemand par Georges-arthur Goldschmidt, Paris, Le livre de poche, 1972, p.26

28 Fernando Pessoa, *Le gardeur de troupeaux*, op. cit., p. 199

elles « pourraient être des îlots de lumière, des îles dans le courant que j'essaie de représenter la vie elle-même qui s'écoule ».

Les vagues pour Virginia Woolf et les gouttes qui tombent du nuage pour Nietzsche qui disparaissent en annonciateurs.

J'aime tous ceux qui sont comme de lourdes gouttes qui tombent une à une du sombre nuage suspendu sur les hommes : elles annoncent l'éclair qui vient, et disparaissent en visionnaires. Voici, je suis un visionnaire de la foudre, un lourde goutte qui tombe de la nuée : mais cette foudre a pour nom le surhumain <sup>29</sup>.

Mais les oreilles n'ont pas de paupières. C'est peut-être pour cela qu'il y a pas du concept ou théorie ou pensée de « l'auditionnaire » ? L'oreille ne peut être isolée un temps des réceptions sensorielles qui la stimulent, à l'inverse de nos yeux. Certes, il existe des bouchons d'oreilles ou me mettre les mains sur les oreilles, mais dans la construction biologique elles ne sont pas construites pour être recouvertes et non réceptives, elle doivent restées en alerte, et détecter les alarmes potentielles en cas de danger, l'homme primitif même en plein sommeil devait rester à l'écoute du guépard en approche ! D'ailleurs alarmes vient du mot italien *All'arme* qui signifie l'appel aux armes.

-Silence

Rien à Signaler

« Rien » a signaler quelque chose

Mais la voix de « Rien » ,si ce n'est tout, fut engloutie

Rien à Signaler

réduit au silence, par le son de la soumission

Rien à Signaler

réduit au silence, frappé à coup d'air détonnant

Rien à Signaler

réduit au silence, insidieux, si lent, silencieux,

Rien à Signaler

réduit au silence , errant, ronflant d'un air mélodieux

Rien à Signaler

réduit au silence comme une grenade-méduse dans la tête

Rien à Signaler

réduit au silence, par 165 décibels à cinq mètres

---

29 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, op.cit., p.25

Rien à Signaler

réduit au silence, cellules ciliées coupées, du mutisme médiatique

Rien à Signaler

réduit au silence, à coups de drame, larme, poitrine démonique

Rien à Signaler

réduit au silence, par les serpents qui sifflent sur nos têtes

Rien à Signaler

réduit au silence, d'une pupille sans nation, sans phares et sans paupières

Rien à Signaler

réduit au silence, par 165 décibels à cinq mètres

Rien à Signaler

réduit au silence par l'âme d'une alarme sans voix, *all'arme, all'arme !*

L'appel aux armes                    aux armes miraculeuses,

Rien à Signaler

réduit au silence, par l'art du savoir faire oublier, du savoir faire croire et du savoir faire taire, savoir faire faire... et taire les rumeurs du monde, bruits de la vie, la langue premier acte de l'esprit. C'est bientôt à la terre elle-même que nous clouons le bec, réduite au silence, par ce qui ne peut plus « éclater-de-vie ».

L'ombre assourdissante portée sur chacune des notes du vivant, s'engouffrera entre la partition anti-bruitiste de l'univers et la réparation, préparation, répartition, répétition, abrutissante de mes vers qui n'auront plus rien à dire

Et lorsque les forêts, les vallées, les rizières et les déserts reposeront dans la grande chambre du silence, les hallucinations de la nuit acoustique n'évoqueront plus que des mots qui se mordent pour courir sous les paroles du vague souvenir d'un monde à musique mélodée dissonante où crèvent la gueule ouverte ceux à qui on ferme la bouche.

Silence

R.A.S

-Battements de cils « Woolfiens »

Lorsque nous marchons dans la forêt, nous serpentons, pas de ligne droite, la forme serpentine inscrite dans nos pas, nous serpentons, montons, descendons, l'esprit divaguant, mais s'agit-il d'illusions optiques ou réellement d'un chemin percé, tracé par des hommes ou des animaux ? La nature s'enchevêtre, s'épaissit. Un tapis de tendresse repose, grimpe et se suspend au-dessus de nous. Visionnaire intuition, l'esprit n'a d'intuition qu'en formant, agissant, expression de l'intuition, le langage

relève de la *fantasia* comme imagination créatrice. Nous ne sommes pas les chemineaux qui cheminons sur le chemin, peut-être est-ce le chemin qui chemine et qui nous porte, ou bien plutôt sommes-nous nous même le chemin cheminant ?

Virginia Woolf tente de se « rassasier de joies simples » alors que pour Stig Dagerman notre « besoin de consolation est impossible à rassasier ». Mais à l'époque de l'écriture des *vagues*, Woolf portait cet espoir des « réduire les fractures du monde [...] et assembler en quelques mots, forger autour de nous tous un clair cercle d'acier<sup>30</sup>. ».Le cercle les arcades présents dans le spiritisme sont omniprésents dans la pensée de Woolf..

Woolf et le visuel : Elle évoque Signac, Seurat dans *Mrs Dalloway* lorsqu'elle entre dans une galerie et y voit que « constellation de confettis », elle parvient à décrire la dislocation visuelle, avec minutie, par un jeu un jeu sur l'ossature du réel, une vie comme entrelacs, comme forme serpentine, elle désosse à coups de métaphore, par vision « clignomatiques » pour enlever les arêtes du poisson dans son écriture, déshabiller la vie. Lire Woolf s'est vu défiler devant nos yeux par clignotement, une esthétique de la rumination d'un poisson sans arrête !!! Et dans sa conception du temps, il serait souvent non pas celui institutionnel et chronologique, mais serait celui où elle entend sonner quatre fois un gong qui ne signifierait pas qu'il est quatre heures mais simplement que quatre fois un gong a retenti.

*Les portes de la perceptions*, de Huxley sont *Les vagues* de Woolf et ces vagues correspondent et épousent ce mouvement de la vision qui vient et qui se retire, ce qui nous apparaît et disparaît sur le rivage et qui nous demande une attention permanente. Mais c'est peut être dans la nuit, dans l'état de sommeil que s'opère une certaine vérité psychologique débarrassée de l'aveuglement et de l'hypocrisie ontologique de notre activité consciente, à laquelle en pleine journée le clin d'œil visionnaire tend à nous extirper. Freud à ce sujet relève ceci :

L'essence de la maladie psychique consiste dans un retour à des états antérieurs de la vie affective et fonctionnelle. Nous avons un excellent exemple de la plasticité de la vie psychique dans l'état de sommeil que nous cherchons à réaliser chaque nuit. Depuis que nous sommes à même d'interpréter les rêves, même les plus extravagants et les plus embrouillés, nous savons que toutes les fois qu'un homme s'endort, il se débarrasse comme d'un vêtement de toute sa moralité si péniblement acquise, pour la retrouver le lendemain, au réveil. Ce déshabillage moral est naturellement sans danger, l'état de sommeil qui nous paralyse, nous condamne à

---

30 Virginia Woolf, *Les vagues*, op. cit., p.187

l'inactivité. Seul le rêve est susceptible de nous renseigner sur la régression de notre vie affective vers l'une des phases d'évolution antérieures<sup>31</sup>.

Alors juste avant de s'endormir, qui peut se souvenir des quelques secondes qui précèdent notre endormissement ? L'instant où le clignement cessera pendant plusieurs heures ? L'instant où la lumière frappe une dernière fois avant la nuit et pénètre dans le monde des rêves, « l'oiseau rentre au nid [...] ouvre les yeux, et jette un coup d'œil dans les bosquets avant de s'endormir<sup>32</sup>. » C'est peut-être ce dernier coup d'œil, cet ultime battement de cil, battement d'œil qui opère le passage dans la balance de la nuit pour se décharger du poids du monde lorsqu'elle nous dit que « le poids du monde pèse sur mes épaules, le monde voit par mes yeux » et que nous nous aimons lorsque « cette drôlesse cligne de l'œil devant un miroir fêlé<sup>33</sup>. » Ainsi cligner des yeux, c'est voir aux racines des choses, cette racine ne connaît pas la dualité.

Ce clignement d'yeux plonge dans cette structure fondamentale de l'univers déterminé par les probabilités infinies contenues dans cette forme courbée et concentrique, Woolf rêve de « (se) dilater sans fin en cercles de plus en plus larges qui comprennent, qui embrassent l'univers (c'est ce dont je rêve la nuit) ». Cette attention qui tourne de manière continue en arrière plan de sa pensée consiste en une expérience continue des choses, dans une goutte, une tache jaune sur la nappe de la table, dans les petits pain et les bouteilles de vin... Elle parvient à sortir du cadre et laisse « tomber le silence goutte à goutte » dans une expérience esthétique, une délivrance par le regard, une élévation au rang de l'intuition, qui dépouille les choses d'un voile opaque et repose sur le diaphane, « Et pourtant il y a des instants où la muraille de l'esprit, mes yeux ne peuvent les voir, mais je les vois parce que « l'esprit perçoit des simulacres plus ténus que ceux qui envahissent les yeux »<sup>34</sup>

Le vouloir vivre, une vue, une manière de voir, une question de rapport de distance ? La démence de vivre ? Monde selon nos idiosyncrasies alors visionnaire capable de s'élever au dessus de ça de voir autre chose que la vie elle même, faire autre chose que simplement vivre, (bouffer, boire, baiser), vivre autre chose que ce qui nous fait vivre, respirer boire, manger, copuler.. Selon Schopenhauer ,se dérober au vouloir dé-

31 Sigmund Freud, « Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort », [1920], éd. Numérique publiée à partir de l'ouvrage *Essais de psychanalyse*, trad. de l'Allemand par le Dr. S. Jankélévitch, revue par l'auteur, Paris, Payot, 1968

32 Virginia Woolf, *Les vagues*, op. cit., p.249

33 Ibid. p.18

34 Francesca Masi, *Lucrece et l'illusion onirique*, conférence du 06 décembre 2017, université Aix-Marseille

pouillement, désintéressement Kantien. Les beaux arts = école du « sur-vivre » ? Au dessus de la vie et des simples besoins vitaux et fonctionnalité qu'elle exige de nous ? Comme chez Montaigne sur les statues de pierre , Woolf évoque les « yeux sans paupière d'une statue de granit<sup>35</sup> » celle qui ne peut cligner des yeux, ne peut rabattre la fine couche de peau notre pupille.

Guy Lavallée dans son ouvrage *L'enveloppe visuelle du moi*<sup>36</sup> offre une définition des procédés de reproductibilité des images qui convergent étrangement avec celle du clignement d'yeux propre au visionnaire :

« La photographie, le cinéma, et la vidéo, sont des « dispositifs objectivants » produisant des quasi-hallucinations ». Qu'il y ait un rapport entre l'hallucination du rêve et l'objectivation de l'image perçue enregistrée ne fait pas de doute pour le créateur, qu'il soit photographe ou cinéaste. Ainsi R. Doisneau conte-t-il son rapport entre l'image hallucinatoire du rêve et l'image photographique qu'il recherche dans le réel ? :

Le matin, je me réveille assez souvent poursuivi par une image de rêve. Je m'efforce de ne pas trop gesticuler pour ne pas la chasser et essayer de la retrouver dans les premiers pas que je fais dans la rue; dehors j'ai l'air d'un somnambule (...). Cela dure à peu près une heure et quelquefois ça marche, on a une prémonition d'images, on est, vous savez, comme ces voyantes extralucides des roulettes de fêtes foraines. (...) Donc la nuit m'apporte cela, le désir de retrouver l'image de mes rêves dans la vie alors que le jour se lève<sup>37</sup>.

Clignons nous pour nous retrouver aussi « réel qu'une métaphore » (Pessoa) que nous le sommes dans nos rêves ?

De quel couleur est le ciel quand tu dors ?

-Clins -du -corps : forme et mémoire

Où notre mémoire tombe-t-elle lorsque glissent, entre nos doigts, les méandres de l'enveloppe visuelle, par à coups , par clins d'œil, clins d'âme, clins de corps ?

---

35 *Ibid.* p., 20

36 Guy, Lavallée, « L'enveloppe visuelle du moi et l'hallucinatoire », *Cahiers de psychologie clinique*, n° 20, 2003. Disponible sur : <> [consultation le 10 octobre 2018]

37 Guy Lavallée, *L'Enveloppe Visuelle du moi : perception et hallucinatoire*, op. cit., p.170

En archéologue des formes de la mémoire, osons nous frotter au paysage aveugle qui habite notre gangue et dans laquelle s'exerce une véritable conversion par incubation.

A la surface de notre cerveau, des persistances transparentes, imprimées contre les parois de notre crâne, survivent comme formes invisibles du visible, sans bornes et sans contours.

Au centre du dedans qui en fait un dehors-en-approche, les fragments mémoriels débordent sous le prisme de la forme d'un autrefois qui est un aujourd'hui-à-venir.

Ils sont les gouttes d'un nuage qui attend l'éclair lorsque nous sommes saisis par les quatre coins du monde.

En sautillant

L'avenir-fantôme sculpte déjà notre propre mémoire et la totalité de l'oubli est impossible.

Les formes endormies se réaniment par l'entrelacs du souvenir qui arrive par effraction, dans l'affection de notre paysage mental, lorsqu'elles s'éveillent dans la *cella* loin de l'illusion de cela.

Retenus d'infra-cassables scrupules, blessures-muses, porosité d'une pierre. Le noyau éclate en lui-même et s'engouffre sur la pente ascendante qui se renverse, se confond et se reflète, dans le mirage de formes qui nous porte et nous dépasse à la fois.

Nous nous trouvons tenus, en maintenant les frontières ténues d'un apparaître-à-naître et d'un voir-à-venir.

En scintillant

Nous sautillons dans le canevas de l'étoffe du monde, tirons des fils et composons des motifs, amusés, animés d'une ritournelle qui va, qui vient, de toutes parts, entraînés dans un tourbillon, dont la forme, arrachée à elle même, arrive.

La circonvolution de la mémoire forme une spirale qui nous tiraille, nous étreint, nous empoigne et « trintaille » entre la danse extatique des ménades et le roulis de l'épave de la mélancolie, qui contiennent tous les sens du temps.

Les fulgurances qui nous saisissent, portées par d'infra-cassables formes, ancrent à l'encre de notre chaire des possibles insoupçonnés.

Nous nous tenons, déjà tenus, quelque part..

### Voix06012018

\*\*\*

Vagabonde dans le bois des Fanges- Départ St Pierre : 9h Arrivée hameau de St Martin, 14h30

Plus de cinq heures de vagabondage et je ne me suis pas sentie seule un seul instant.

Les secondes pourraient être des heures, les heures des minutes, et un millième de seconde une éternité.

La seule échelle de valeur du temps que je connaisse réside dans l'eau qui coule du sommet de la montagne que j'aperçois encore,

Tout d'abord la cascade par magie jaillit des roches avec une force inouïe et tombe à pic dans la vallée qui l'engloutit

Ensuite, le geyser du promontoire s'éparpille et court, dévale, bondit joyeusement dans les canaux sculptés de mains de maître

Le seul maître ici-bas est l'immanence du monde. Ou plutôt l'immanence d'en-bas si haut. Enfin, les eaux riantes viennent nous tutoyer, plus calmes que leur folle jeunesse prise à la source.

Plus discrètes, plus silencieuses, plus sages

Là-haut, le torrent du temps s'entend mais ne se voit pas L'eau est à la montagne Comme l'oiseau est au ciel

Chacun sculpte des formes de leur instabilité permanente L'eau qui coule et le bois qui brûle vivent. Je me dis naïvement que s'ils ont mouvement et énergie. Ils ont vie !

La pierre qui roule et qui tourne est-elle alors vivante ?

Je ne connais pas le temps, à vrai dire je ne l'ai jamais vu, ni même aperçu.

Regarder les minutes du haut d'une montagne c'est comme regarder une mauvaise peinture abstraite qui aurait forme, couleur, mouvement et bruit et qui prétendrait être abstrait en représentant l'abstraction, l'acte est alors manqué. En souhaitant représenter, elle se détourne à l'opposé du sens qu'elle voulait transmettre.



Le cliquetis de l'aiguille qui tourne, cadence un contenu incontenable car ce même contenu est celui de ma pensée, comment contenir une pensée, la saisir, la mesurer, la peindre ? Elle n'a ni sons, ni couleurs, ni odeurs, n'est ni lisse, ni rugueuse, ni froide, ni chaude, elle n'est ni hors champs ni à l'intérieur d'un tableau, elle ne coopère ni ne résiste.

Une montre c'est comme une mauvaise peinture abstraite comment ne pas avoir de sujet lorsque nous représentons le non-sujet ?

Tracer des lignes, des obliques, y placer des chiffres, lui donner un rythme, un sons... une montre est une mauvaise abstraite

Attends ! j'ai le temps !

Regarde dans ma montre, ma montre ! c'est un objet qui donne le temps qui passe !

Regarde mon tableau, mon tableau ! c'est un objet qui donne le contenu de la pensée !

Regarde la photo d'un soleil levant, la photo d'un soleil levant, c'est un objet qui donne à voir la lumière !

Comment, comment prétendre donner à voir le temps, la lumière et la pensée dans un objet ?

La montre est une peinture du soleil, ou plutôt d'un soleil que nous ne pouvons voir mais que nous nous acharnons à peindre et à dessiner...

La montre est la peinture d'un supplice auquel nous nous soumettons

Alors sans montre et sans pinceau j'épouse le contenu de l'eau de la pierre et de l'oiseau. Peinture et pensée=====Montre et temps

Quel temps fait-il dans tes songes ?

De quelle couleur est le ciel quand tu dors ? Peinture du temps et montre abstraite

Ça m'embête. Qu'une peinture temporelle fixe et fige le flux ténu de ce qui se passe, et vouloir peindre le temps, excusez moi du peu mais ça n'est pas mince à faire !

Mes yeux seraient-ils faits pour voir le temps, la lumière ou la pensée ? Mais pourtant, parfois, dans quelques instants magiques j'ai la sensation de percevoir la lumière du temps qui flotte et je souris.

Pensée temporelle ou pensée du temps ? Vitesse énergétique ou vitesse de l'énergie ?

Peinture abstraite ou peinture de l'abstrait ?

Aussi quand nous nous demandons quelle heure est-il, c'est comme si je me plantais pieds et poings liée devant une toile vierge.

Ou bien regarder sa montre c'est comme rentrer dans un musée ?

Un musée de la peinture du temps, où j'attends le temps, où je viens voir l'art ! C'est une hérésie.

Regarder notre poignet attaché à la valeur du temps et rentrer dans un musée les pieds liés. Je n'en ferais rien, pourquoi m'affliger et me soumettre à des choses qui prétendent me donner à voir ce qui se passe, quand tout se passe, ce qui plane en permanence et qui s'imisce des les interstices les plus ténus ?

Je ne veux pas franchir le seuil d'un musée comme de fixer l'aiguille d'une horloge en voulant voir ce que je ne peux voir et en croyant voir ce que je veux voir.

Alors imaginez, si je rentre montre en main et pendule à l'heure à l'ouverture d'un musée ! un vrai tohu-bohu qui mène au leurre à l'heure attendue où quelque chose se passe.

Saisir le temps, l'orner de chiffre, de grandes aiguilles et de maillons dorés

Saisir l'infinité d'un contenu entre quatre murs

Je ne peux m'y résoudre ...Ce contenu-là Monsieur, ce contenu-là ne se contient pas!

Ainsi les murs ne sont plus des murs, les barrières ne sont plus des barrières, les portes ne se ferment plus, le buisson est une fenêtre, le bois est translucide, ainsi, les pierres sont pénétrables et les montagnes transparentes. Voir à travers les ailes d'un oiseau...Comme si ma main pouvait traverser la tienne... Dans le corps poreux du mirador de l'âme...Rien ne résiste quand tout s'opère.

La meurtrière devient un verre brisé sans mur. Et je suis alors des deux côtés du moucharabieh.

Plongés dans un contenu magique, le temps sur le paillason d'une peinture abstraite nous traverse comme un rayon de soleil.

**Voix 07012018**

\*\*\*

Ailleurs, je viens d'ailleurs puisque je suis ici.

De retour, j'observe le tas de bois, il a l'odeur de labeur, le reflet des heures passées en forêt et la couleur de mes pas. Je me sens bien contre ces bois, aussi bien que

lorsque que j'en croise un lors d'une balade en forêt, aussi accueillant dedans que dehors. Et lorsque je m'y assoie quelque part en montagne je me sens un peu comme chez moi.

Parcourir la forêt est une grande réception ; les branches tombées au sol m'accueillent, les arbres me protègent, le vent me chante la bienvenue et le tétras lyre me guette d'un œil amusé.

Qu'il me plaît de flâner paisiblement où je me hâte sans hâte pour faner dans la pénombre chaleureuse d'un bois d'où mon âme s'éveille.

Je n'ai pas trouvé la porte d'entrée, peut être n'y en a-t-il pas, ou bien le pas de porte se trouve juste au bout de mes pieds.

Aujourd'hui j'ai fait flotter des pierres entre les branches et les troncs élégamment dégarnis, et je les voyais tourner à fleur d'horizon.

Un seuil de pierre dans les airs qui nous offre une porte, puis une autre porte à travers laquelle je vois déjà, une après l'autre je vais un peu plus loin, à chaque pas une pierre flotte, puis une autre pierre.

Les pierres qui flottent dansent et m'accompagnent, quelque part en montagne, pour consommer l'air et la vie... le soleil et le bois.

## L'Ailleurs

\*\*\*

Projeter notre vision d'un ailleurs dans « l'ici »

Suggérer nos fantasmes ancrés si profondément qu'ils semblent venir de nulle part... ou d'ailleurs... qu'ils nous paraissent comme étrangers...

L'étranger est-il celui forcément qui vient d'ailleurs ?

L'ailleurs comme paravent émotionnel, l'ailleurs comme filtre, l'ailleurs pour se raconter des histoires, car on le sait bien, nous nous racontons tous des histoires.. l'ailleurs comme horizon, l'ailleurs comme art, l'ailleurs comme religion, l'ailleurs comme champ des possibles. Un ailleurs haut ici bas lorsque nous sommes seuls en présence de... tous les ailleurs du monde nous traversent.

Si l'Homme est un nomade, il porte alors l'ailleurs en lui

L'ailleurs serait-ce la fuite ou l'exploration ? Le mythe ou la réalité ? L'excitation peut-elle être provoquée uniquement en pensant à cet ailleurs ?

Ou le fait de l'interroger avant même d'y être... que vais-je trouver ? Que vais-je découvrir ?

Qui vais -je rencontrer ?

L'ailleurs comme fantasme, où l'herbe semble toujours plus verte ailleurs .

Celui qui voyage, celui qui éprouve le paysage, celui qui use ses pieds comme se liment les sabots des mules sur le chemin des Templiers, celui qui traverse l'océan pacifique à la rame, œuvre à la mise en place de « comportements moteurs ou perceptifs spécifiques<sup>38</sup>. »

Tous sont voyageurs, ou « galériens volontaires » comme le définirait Gérard Szvec, dans le sens où l'excitation corporelle, le déplacement, le recours à la motricité dans celui qui s'impose des missions, périple ou défis s'incluraient dans ce qu'il appelle des « procédés auto-calmants. ». L'intentionnalité du procédé auto-calmant « consiste à retrouver la situation qui, en son temps, n'avait pas été

---

38 Gérard Szvec, *Les galériens volontaires : essais sur les procédés auto-calmants*, Paris, PUF, 1998 p. 64

maîtrisé, à retrouver l'état de détresse d'alors pour- si ce n'est tenter une décharge différée – au moins se prouver qu'on survit à cette détresse, et qu'aucune situation n'est désespérée, parce qu'on trouvera, *in extremis*, l'énergie de faire le geste qui permet de survivre<sup>39</sup>. »

Alors, les aèdes n'étaient-ils pas ces premiers galériens volontaires ? Dotés de ce « surplus » dont les Hommes qui en sont pourvus « ne peuvent vivre de noix, de thé d'herbe et d'élégies ; ils ne peuvent lire des romans et jouer au whist [...]. Ils soupirent après les aventures [...] . Ils sont faits pour la guerre, pour la mer pour creuser des mines, chasser, défricher, pour les aventures ou l'échappée belle, les grands risques, et la joie d'une vie plein d'événements<sup>40</sup>. »

« C'est dans la vie sauvage, chez les explorateurs, les soldats et les boucaniers, que l'on trouve les meilleures exemples de cette force<sup>41</sup>. »

Les aèdes traversaient les contrées et rapportaient, de leur itinérance, des histoires entre mythe et réalités, de leurs dérives, lors desquelles ils saisissaient des fils, composaient des motifs pour en broder une étoffe et cet ouvrage d'art se transmettait oralement, puis, rassemblé par écrit sous forme d'hexamètres dactyliques par Ovide par exemple, dactylique parce qu'ils, à ce qu'on dit, scandaient le rythme de leurs paroles et de leurs vers en appuyant avec leur pouce sur leur phalanges. La figure de l'artiste et de l'aïlleurs sont intimement liées et aspire à cette mise en abîme de l'aïlleurs où l'aïlleurs porte vers l'aïlleurs qui porte vers l'aïlleurs qui porte vers l'aïlleurs mais l'aïlleurs peut être aussi l'aïlleurs de l'autre côté du pas de ma porte.

L'heure des anthropologues franchissant les continents pour étudier un peuple dont les mœurs et coutumes étaient aux antipodes des leurs est tombée en désuétude car mondialisation oblige, tous les mouvements migratoires, les déplacements, les flux, les guerres, l'évolution des moyens de transports nous plongent dans un véritable melting pot où finalement l'aïlleurs est peut-être juste en face de ma fenêtre...de l'autre côté de la rue...

Pas besoin alors de prendre l'avion, avec le kit de l'anthropologue-voyageur pour découvrir l'autre qui vit autrement... Je n'aurais peut-être qu'à franchir le pas de ma porte et constater que l'aïlleurs se trouve peut être chez mon voisin. Ainsi je me lève franchis le pas de ma porte et vais frapper chez la voisine et c'est tout un monde qui s'offre à moi, d'abord les odeurs d'épices, safran, muscade, puis

---

39 Ibid., p. 65-66

40 Ralph Waldo Emerson, *La conduite de la vie*, trad. de l'américain par M. Dugard, Condé-sur-Noireau, Paris, Archives Karéline, 1860, p.61

41 Ibid., p. 61

d'autres encore plus puissantes que je ne connais pas, puis les vêtements, pleins de couleurs, je n'ai jamais eu de garde-robe aussi colorée, enfin les meubles et leur dispositions, c'est étrange... il n'y a pas de table basse sur laquelle je pose habituellement des magazines, ma tablette, ou des choses à grignoter lorsque je reçois des invités... J'y découvre non seulement une pièce entièrement recouverte de tapis persan et deux longs canapés ayant la capacité d'accueil d'un camp de scout, mais me suis fait par la même occasion invité pour le repas. Hawa, mon hôte, me frappe la main avec laquelle j'ai pris le morceau de pain pour le tremper dans le plat commun posé par terre, parce que j'ai utilisé ma main gauche et que « c'est déshonorer le repas et celle qui l'a préparé ». Toute la famille dort dans la même chambre pourtant il y en a trois. « Fais comme chez toi ! Fais comme chez toi ! »

Mais ailleurs est-ce chez moi ?

Ceux qui viennent d'ailleurs rentrent-ils chez eux ?

L'ailleurs permanent des gens du voyage ne connaît pas de possession, de chez moi, de chez toi, ils font partie du monde, ils sont le monde qu'ils portent en eux.

Alors qui parle de kilomètres quand nous parlons de voyage ?

Le grand voyage de Henry David Thoreau n'était autre que celui en destination de Walden situé à quelques kilomètres seulement de sa ville de résidence Concord.

Alors nous parlons de kilomètres dans l'expérience réelle ou bien de kilomètres parcouru ailleurs ? Oui mais où ?

On réduit les kilomètres dans l'expérience réelle, alors qu'en une semaine nous pouvons faire désormais trois fois le tour du monde

Quelle dimension prend cet « ailleurs » aujourd'hui ? Comment le douanier Rousseau pouvait peindre tout cet exotisme sans même avoir jamais posé un pied hors de la France ?

Le plus loin deviendrait-il le plus commun alors ?

Quelque chose d'étrange est arrivé lorsque j'étais en Italie... désemparée et fatiguée, errant seule dans les rues de Florence, je cherchais un lieu, un lieu sûr pour me reposer, et je vis au loin une enseigne mondiale qui ne m'était pas inconnue, il faut savoir que Mac Donald est omniprésent en Italie, bien que qu'omniprésent sur

l'ensemble de la planète !. Et en cherchant en endroit «sûr », j'ai pensé un instant que ce lieu sécuritaire pouvait être un de ces fast food , mais pourquoi ?

Peut-être parce que partout dans le monde les même codes sont utilisés et cela nous permet de nous identifier à quelque chose, de reconnaître, et la reconnaissance présente dans la pyramide de Maslow est un besoin fondamental. Alors en voyage à l'autre bout de monde je peux mettre un pied « chez moi » lorsque je franchit le pas de leur porte, et oui car chez moi il y a le même, exactement, exactement le même, les goûts, les couleur, les odeurs, les formes, tout absolument tout est recréé à l'identique ! Cette enseigne porte en elle une identité doublement perverse qui amadoue, réconforte et plonge dans espace fictif de réalité partagé à mesure qu'elle enfonce encore un peu plus loin son dard dans notre cerveau pour que nous n'y voyons que du feu. Véritable tour de prestidigitation qui se joue tout les jours sans relâche partout dans le monde à chaque instant ou chaque secondes des millions de hamburgers, de grandes frites et nuggets par 9 sont dévorés. Mais l'analogie des fast-food dans les ailleurs n'est pas un thème qui me tient spécialement à cœur.

Auparavant le lieu sur dans lequel l'homme se sentait reconnu était simplement celui de la nature, « Le plus grand plaisir que me procurent les champs et les bois est la secrète relation qu'ils suggèrent entre l'homme et les végétaux. Je ne suis pas seul et inconnue. Ils me font signes et moi de même<sup>42</sup>. »

L'ailleurs ne devrait-il pas résider tout d'abord dans nos esprits ?

L'ailleurs, cartographié sur de vastes vallées, ouvertes et verdoyantes animées d'un flux continue, ce flux qui est le vent, ce vent qui est mon souffle, ce souffle qui est l'esprit. Cette vallée des merveilles à laquelle j'accède par les chemins de traverses où je me glisse par monts et par vaux sur les sentiers en lisière des forêts de la pensée, penchée sur la vertigineuse sensation d'exister au fur et à mesure de l'avancée. Les romantiques avaient déjà commencé ce travail du voyage « sans voyager » avec ce jeu permanent entre intérieur et extérieur avec notamment Gaspard David Friedrich qui donne le conseil suivant : « ferme l'œil de ton corps afin de voir ton tableau d'abord par l'œil de l'esprit puis, met au jour ce que tu as vu dans l'obscurité afin que ta vision agisse sur d'autre de l'extérieur vers l'intérieur ». Notre cerveau serait alors :

---

42 Ralph Waldo Emerson, *La nature*, [1836], trad. de l'américain Patrice Oliete Loscos , Paris , Allia, 2011

un véritable paysage, avec vallons, lits de rivières, montagnes, plaines, un relief semblable à celui de la croûte terrestre. Le paysage qui nous entoure, nous l'avons à l'intérieur de cette boîte de projection. C'est le paysage à l'intérieur duquel nous pensons. C'est le paysage qui nous enveloppe. Un paysage à tâter, parcourir connaître par le toucher, et à dessiner point par point<sup>43</sup>.

Alors arpenter, éprouver le paysage comme celui de mon âme aux reliefs aussi variés que celles des cartes du Vatican, révèle l'ailleurs bi-face qui intrigue inquiète autant qu'il rassure. Comment est-il possible que quelque chose intrigue et inquiète autant qu'il rassure ?

Alors à l'heure du déjà tout vu, déjà tout fait, à l'aire de la consommation direct et immédiate des choses, des Hommes, des objets et des images, qu'est-ce que l'artiste peut bien nous apporter aujourd'hui de ces vagabondages ? Posséderait-il un regard différent ? Qu'est ce qui le différencie d'un « non-artiste » ?

Marcher, créer, s'indigner, s'insurger, crier, hurler, manifester... est-ce que se révolter ne serait-pas avant tout manifester son amour ?

L'artiste Francis Alys, s'interroge sur les déplacements, en artiste flâneur Baudelairien<sup>44</sup>, il scrute la ville et interroge la politique au sens premier du terme, « poli », la cité, cet espace public commun est partagé, dans lequel s'entrecroisent et s'entrechoquent pour reprendre ses termes « sensations et conflits ». Alys est un marcheur encyclopédiste de la cité, ou pour le dire autrement un cyclope funambule urbain, si à l'époque des lumières l'encyclopédie avait vocation cette utopie de voir (optis) le tour (cycle) des choses, Alys tel Ovide parti en exil et forme par ses déplacements des mythes urbains qui nous permettent de prendre de la distance, tout comme se doit de le faire une images qui ne nous tue pas, pour faire référence à Marie José Mondzain<sup>45</sup> lorsqu'elle nous annonce le danger de l'image fusionnelle avec laquelle aucune distance n'est possible, une image qui nous incorpore et qui étouffe dans l'œuf nos capacités imaginaires. Ainsi, que ce soit les mythologies Ovidiennes, les écrits littéraires fragmentés et anonymes des romantiques ou les flâneries de Francis Alys nous avons la preuve tangible sur deux milles ans que la mise à distance et la mise en acte possèdent toute la force et la ferveur de la suggestion.

43 Giuseppe Penone, *Respirer l'Ombre*, trad. de l'italien par Mireille Coste et Camille Gendrault, Paris, Beaux arts de Paris, 2008, p.

44 A ce sujet voir Thierry Davila, *Marcher, Créer, Déplacement, flâneries, dérives dans l'art de la fin du XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Regard, 2002

45 Référence à Marie-José Mondzain, *L'image peut-elle tuer*, Paris, Bayard, 2002



## Bien se porter

\*\*\*

Quelle démesure Paris, aux antipodes de celle de la montagne. Quelle agitation, bien différents de celle de la forêt. Quels grouillements ! Bien loin de ceux de la faune et des oiseaux en particuliers. Et quand au réseau routier... peu sont les axes qui permettent de couper à travers champs, il n'existe ici nul sentier qui déborde de ceux déjà tracés au compas sur une carte IGN. Il nous faut emboîter le pas, sans sourciller et sourire trop, lever les yeux pour contempler la cime des arbres en sifflant reste un comportement qualifié d'étrange, voire de suspect. Je pensais à un film que j'ai vu étant plus jeune : « Un indien dans la ville » et la situation de ce jeune garçon est un peu une caricature de mon séjour, la chasse aux pigeons et les peintures de guerre en moins !

Heureusement mon lieu de résidence sur les Hauteurs de Saint-Germain m'offre une « chambre à moi » pour reprendre le titre d'un livre de Virginia Woolf. Au 34 rue des Néfliers

Le terrain doit être de plus de 200 mètres carrés

La maison entourée de rosiers,

Le jardin largement arboré,

Prunus, lilas et hibiscus et un bouleau juste à côté,

Voici le décor planté, avec en prime des grandes haies

Aux alentours des papillons flottent ,et l'herbe coupée, qui a juste eu le temps de sécher un peu, nous plonge dans les vastes allées des écuries au petit matin, lorsqu'avec la fourche, le foin, tout juste déroulé, libère son parfum frais d'herbe coupée, et où, toute la poussière remuée flotte et scintille lorsque quelques éclats de soleil pénètrent les boxes des chevaux. Happée par cette effluve j'entendais le murmure de leur mastication tranquille, je sentais leur souffle chaud, je voyais leur bouche et leur naseaux remuer cette masse

épaisse et sèche pour choisir la meilleure bouchée, et je m'imaginai la tête reposant sur leur dos, une main sous le poitrail et l'autre sur le garrot.

Le chant des oiseaux, le rouge gorge, des noisetiers, des cerisiers, des abricotiers, des pêchers, des vergers, de la glycine, des rosiers, des prunus et un parterre de fleurs recouvert ça et là de marguerites et de pissenlits.

Les toits sont fortement pentus, j'ai toujours pensé que les toits avec une forte déclivité étaient présents seulement dans les régions enneigées ... pourtant ici à Paris ,enfin aux abords de sa ceinture, à Saint Germain en Laye, les toits sont tous pentus, avec au deuxième étage des fenêtres qui sortent du toit ; les quartiers, résidentiels et d'un calme absolu, ressemblent étrangement à ceux du petit village de Weitbruch en Alsace où il m'arrive de séjourner. Les maisons, très proches les unes des autres, sont conçues sur le même modèle. Seulement ici, la végétation est amplement utilisée pour se protéger des regards voisins.

Les Yvelines, vaste lieu vallonné sont largement arborées, autant qu'urbanisées. La maison se situe entre deux forêts, celle de Marly-le-Roi et celle de Saint-Germain-en-Laye. Dans le bois de Marly-le-Roi tout le monde ...coure mais alors absolument tout le monde. Pendant une promenade admirative devant ce cadre verdoyant et ses arbres centenaires, un joggeurs s'arrête et m'interpelle: « alors on sort ses mains de ses poches, on arrête de regarder en l'air et on coure! Vous n'êtes pas d'ici hein! Moi non plus je viens de Haute-Savoie. » Un savoyard vêtu d'un bandeau orange fluo, de chaussures bleue et d'une tenue où les couleurs s'entrecroisaient se superposaient par d'infimes réseaux, le tout bien sur toujours fluo un mix entre un Pollock et un Stella. En remontant la côte , pour aller en direction de l'Étang la ville parmi maisonnette et vergers je suis soudainement saisie par la vue qui s'offre, arrivée tout en haut : une vision vertigineuse sur la grande Capitale, le quartier de la défense et ses building, un lieu fantomatique lorsque l'on s'y promène à la nuit tombée. Seul éclat de vie, la sculpture de Juan Miro qui jaillit au cœur des ces montagnes d'acier, seul débordement, seule résistance tolérés sur la place de la défense. Confrontation de deux dimensions, je ne sais laquelle est la plus extra terrestre des deux. Et puis il y a le métro et le RER, réseau fou hors du temps qui mène tout un troupeau à la cave par le passage de starting block un ticket ou un badge en main. Les longs couloirs humides nous conduisent sur les quais semblable aux abords du Styx où les âmes errent, flottent et n'ont plus de prises avec le sol. Brèche du monde, fissure, crevasse où nous perdons la liaison, le contact est coupé, l'humanité renversée. Je me retrouvais alors prise de vertiges comme si l'on m'avait mis la tête en bas avec tout le sang qui se compressait dans ma tête,

sorte de no mans land. C'est vertigineux, comme si cette dimension était extra terrestre venue d'ailleurs et posée là, des objets non-identifiés, où même le gens prennent un aspect de choses.

Un mirage ? Un réel encore moins réel qu'une réalité manqué.

Je suis peu être déroutée car la seule immensité à laquelle je me confrontais d'ordinaire était les montagnes, la mer ou bien la terre, simplement et si évidemment les montagnes, la mer ou bien la terre.

Ralph Waldo Emerson nous disait que « Dans les bois nous revenons à la raison et à la foi. ». Il y a de l'humanité dans les montagnes... de l'humanité dans les montagnes

Pourrions-nous trouver le moyen de d'introduire un peu ne serait-ce que de la sollicitude dans les building ?

de la sollicitude dans les building de la sollicitude dans les building

de la sollicitude dans les building de la sollicitude dans les building

La défense , se défendre ne consiste-il pas à résister ? En quoi le plus grand quartier d'affaire de la métropole résiste je me le demande bien .

De l'humanité et de la sollicitude dans une résistance enthousiaste

Difficile d'être relié en ville, sorte de phénomène de distanciation, de déliaison.

Comme aveugle et sourde à mon propre présent, j'ignore si cela est lié mais cela fait presque deux semaines je n'entends presque rien des deux oreilles, tout est mis en sourdine, je parcours la ville sans aucun brouhaha mais aussi sans le chant des oiseaux.

Le biotope urbain oui mais pour qui ?... bâti de portes immenses, de chapiteaux à volutes, de colonnes de styles corinthien et de pavés.

Dans un monde trop rapide et trop compliqué, comment trouver comment l'humain pourrait rester humain... juste humain. Et outre passer les enjeux de notre ère, soif de temps, d'argent, d'espace...

de tant d'argent, de tant d'espace, de tant de temps bien que ce triste constat n'a rien de neuf, la volonté de pouvoir et de conquête étant à l'origine des conflits depuis des millénaires. La conquête de l'espace, de bouts de terres, morcelées, le sol haché de frontières qui séparent, divisent, affaiblit plutôt que de réunir, d'unir de consolider...

Mise en ville et mise en boîte ? Serait-ce une réduplication synonymique ?

Gagnez du temps et perdez votre âme.

Réduisez, compactez, densifiez l'espace afin de mieux piétiner, piaffer sur place ou « tiquez à l'ours » comme un cheval sauvage qu'on aurait confiné dans une boîte trop petite pour lui.

Gardez tout à proximité immédiate et dépossédez-vous de la quête, de l'expérience de flâner et de vagabonder.

Quelle joie, lorsque, en me rendant à vélo à l'étang la ville, petit village mitoyen de Saint-Germain, je vis un sentier se dessiner qui partait dans les bois, juste après la traversée d'une voie ferrée. J'ai pensé tout d'abord qu'il s'agissait de l'entrée d'une propriété privée, en effet, nombreuses sont les grandes demeures dissimulées par d'épaisses barrières de végétation. Mes premiers pas sur un chemin de terre me comblaient d'une joie indéfinissable tant elle était sincère. Ce chemin, qui à force d'être emprunté, se pare d'une ligne étroite et sinueuse qui serpente onctueusement sur les reliefs, entre la végétation pour s'enfoncer vers un point sur lequel notre regard s'élève. À vélo, je parcourais ce chemin avec la soif d'absorber ce que je voyais, ce que je sentais. Quel parfum celui des lilas, du chèvrefeuille et du jasmin, quelles douces vibrations celles du chant des moineaux et des mésanges charbonnières qui firent vibrer les liens qui me relient à eux.

Le chant des oiseaux comme créateur de lien, le chant des oiseaux comme union de nos corps et du monde, le chant des oiseaux et leur universel pouvoir, force et puissance car ils dépassent le dire, lieu du langage qui n'est pas langagier et qui pourtant nous est si commun si familiers, au final si banal.

Comme un animal nouvellement arrivé en un lieu, je foule le sol seule à la recherche d'un biotope adapté à mon propre corps, ça n'est pas chose aussi aisée qu'en montagne ! Mais un peu partout se nichent des fragments de fondements d'humanité et dès lors que je suis saisie et paradoxalement accueillie en un lieu je m'y arrête ou bien je casse l'allure et ralentit le pas pour recevoir...

J'éprouve alors une profonde confiance dans le monde lorsqu'il se tient debout devant moi dans sa plus éclatante existence.

Tout ce qui m'entoure m'accompagne et, plongée dans la plus grande solitude, qui me tord autant qu'elle me réconforte, tout ce qui me tord m'entoure et me réconforte à la fois.

Le soir venu je ne me sens pas seule, bien au contraire je dirai même que je me retrouve avec tout, je serais incapable de dire de quel tout je parle, mais un tout dans lequel s'entremêlent le tissage de voies, toutes aussi singulières les unes que les autres... je n'étais pas seule, un espoir en tout, en la vie, en le temps, une confiance débordante avec ce qu'il y a sous mes pieds, chemin de croix, chemin de solitude... de sagesse?

Mieux vaut-il être un pauvre parmi les pauvres ou bien un pauvre parmi les riches ?

Je me pose cette question, après avoir meublé presque entièrement, solidement et confortablement la maison sans rien dépenser si ce n'est le carburant pour aller m'enquérir de dons publiés sur le net. C'est fou ! C'est fou ce dont les gens se débarrassent non seulement dans les Yvelines mais encore plus dans les Hauts de Seine et ne parlons même pas de Paris même. Le don... social, économique, anthropologique. Je prenais beaucoup plus de plaisir à aller chercher un meuble ou un objet chez quelqu'un plutôt que de pousser les portes d'un magasin carte bleu en main, non pas par un pur soucis d'économie, je le crois sincèrement, mais plutôt par un besoin d'existence et un besoin de faire exister. Ou si vous préférez exister juste par le simple fait de recevoir quelque chose et non de l'acheter, tout comme lorsque l'on donne quelque chose il y a un peu de nous dans cette chose. Je crois qu'il nous est tous arrivé, parfois, de traiter les choses comme si elles étaient une partie de nous.

Se retrouver avec des objets qui nous rassurent, des objets comme des bouts de nous bouts à bouts ou encore comme Thoreau qui évoquait la présence rassurante de la pile de livre posée sur la table. Et puis plus tard, tôt au tard je rendrais quelque chose sous une autre forme que celle que j'ai pu recevoir. Un flux continu d'échange et de sollicitude, l'échange comme broderie de l'humanité ou pour le dire comme Marcel Mauss<sup>46</sup> le don comme *fait social total* où dit-il « *l'esprit des choses* données portent en elles comme une obligation non exprimée à rendre ». Comme le faisaient les (difficile à

---

46 Marcel Mauss, *Essai sur le don, Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*, [1925], Paris, Quadrige/Presses universitaires de France, 2007

prononcer,) Kwakwaka'wakw amérindiens du Canada qui pratiquaient une cérémonie du don : le Potlatch. Les colons en ont malheureusement largement pris leur part. Dernièrement une jeune fille m'a cédé un grand meuble à étagères construit par son grand père infirmier, il était encore de l'époque des Hommes-couteaux-suisse ! (en ôtant toute référence à l'helvétisme). Qu'est ce que je vais rendre ?

Une économie basé sur la confiance serait une bonne chose.

Un accord tacite a été conclu avec les propriétaires de la maison, basé pleinement sur le principe d'échange, les deux mois à Paris ne me coûterons rien. En effet, j'ai entrepris, dès mon arrivée, des travaux de rénovation dans la maison, des travaux simples mais qui me prennent parfois des journées entières, essentiellement des murs à poncer, reprendre au plâtre pour reboucher trous et fissures et enfin les peindre.

Dans mon travail, je questionne beaucoup les élèves sur leur vie, leurs parents, leur métiers, d'où ils viennent, leurs souvenirs lorsqu'ils étaient enfants etc. Merveilleux sujet d'étude que la vie des autres, celles des apprentis de la conduite, de tout âge et de tout horizon à tout heure côte à côte avec l'un puis avec l'autre, comme des tranches de vie qui se succèdent et moi qui reste là, à la même place. Comme si un échantillon de l'humanité arrivait à chaque heure ! Un véritable melting pot : Étudiants essentiellement de l'université de Nanterre, lycéens, apprentis, hommes d'affaire, avocate, graphiste, mécanicien, comptable, femme au foyer, boulanger, agent immobilier, jeune fondateur de star-up, cadre dynamique, automaticien, secrétaire. Il n'est pas sans noter l'omniprésence de familles catholiques issues de la bourgeoisie qui s'excentrent du vacarme parisiens, le RER A se trouvant à une trentaine de minutes du centre de Paris. Les aspirations des élèves, pour les plus jeunes, sont pour la plupart assez élevées : prépa école de commerce, sciences po, école de Saint-Cyr, concours du barreau, école de journalisme., école d'ingénieurs. Certains sont terriblement imbus d'eux même mais ça n'est vraiment pas la majorité, la plupart sont agréables et sympathique. Tout le monde ignore que je vais intégrer la Sorbonne en septembre la situation est assez cocasse parfois lorsqu'un élève me dis « mais vous n'avez jamais pensé à faire autre chose ? » Ou encore « vous avez choisi ce métiers parce que vous aimiez les voitures ? » et enfin cerise sous ou sur le gâteau « vous avez eu raison de choisir la sécurité de l'emploi , à notre époque...ON A PLUS VRAIMENT LE CHOIX DE FAIRE CE QU'ON AIME! » !!

Je ne dirais pas que ça me plombe, je le fais même avec enthousiasme tant ces moments d'échanges s'équilibrent avec mon retrait presque total quatre jours par semaine, je fais des journées de dix heures, alors je crois que je me branche sur le canal « enseignement-de-la-conduite » ...lorsque je le débranche, le soir venu, je n'ai que peu de cœur à l'ouvrage, pas d'émulation, après dix heures assise et confinée, je me contente du silence et d'un mode opératoire purement physique lors de mon retour à vélo, et je pense très souvent au *Monologue de l'ouvrier* de Francis Ponge.

Je marche toujours, je cherche un contact avec le souffle des choses, ce qui s'anime, ce souffle mystérieux qui a le don d'animer l'inerte... ce souffle que possède les enfants La montagne était pour moi un grand poumons, Plongée dans ses puissantes respirations de va et vient, elle donnait autant qu'elle reprenait. Je ne sais pas si la valeur de ce qu'elle me donnait équivalait à ce que je lui rendais, mais je sentais cette échange et ce flux permanent du dedans au dehors du dehors au dedans.

Que se passe-t-il entre ce qui est donné et ce qui est reçu à l'instant T où les choses se croisent et passent d'une main à une autre, d'un souffle à un autre ? Le recevoir est cette zone intermédiaire, doté de la plus grande expérience esthétique qui soit. Et ce, par la magie du rendre provoqué par l'expérience sensible du recevoir.

Une œuvre d'art donne mais jamais ne prend, tout ce qu'elle a à offrir est cet espace qui nous permet de recevoir et de rendre tout comme le fait la nature, la montagne, la mer ou bien la terre La nature, la montagne, la mer ou bien la terre

Nous perdons non seulement notre capacité d'imagination mais aussi notre capacité à recevoir. L'hermétisme des sensations étouffe dans l'œuf l'attention que nous portons sur les choses. L'enfant a peut-être cette capacité grisante de se trouver et d'arpenter constamment l'air du recevoir, alors du don et du rendre tout comme l'artiste, les peuples primitifs ou le poète; en zone d'échange de flux continue, sorte de balancement perpétuel. Balancement par déplacement de l'air, du souffle. Est-ce cela que signifie avoir l'esprit léger mais les pieds sur terre ? Comme une lente oscillation parfois douloureuse de sens et d'impression de sensation, comme une torsion, une anamorphose, un miroir brisé mais qui a elle seule permet de suggérer une vision du monde comme..

L'érosion du moi-d'au-delà-de-ce-que-je-vois-

Peut-être l'esprit léger, l'enfant-image voit-il l'air et tous les phénomènes physiques de circulation de l'air qui anime le monde et qui l'anime lui-même.

Le mouvement comme redistribution, circulation peut être un modèle pour des domaines diamétralement opposés, le modèle économique et physiologique. Pour le premier par une redistribution et circulation des richesses dans le monde et le second pour une répartition homogène de l'énergie dans le corps et la circulation du sang qui irrigue nos veines. Dans le monde ou dans nos veines flottent la vibration d'un écuyer mirobolant.

A quoi bon vouloir posséder de l'inerte ? Un billet de banque, une pièce de monnaie ne seront toujours que des choses sans âme. De loin j'accepterais plus volontiers en cas de grande précarité financière d'un ami un bon repas en sa compagnie qu'un billet de vingt euros !

La magie du lien social doit être mise en lumière à l'opposé de ce que nous propose l'économie moderne de l'ombre fantomatique du vivant. Marcel Mauss disait à propos qu'il ne fallait pas « avoir pour avoir mais avoir pour être »

Un ami italien m'a donné un petit œufs peint à la main par sa voisine de Portogruaro, laquelle avait reçu de sa part et partagé avec lui un des ses desserts « *l'Amedeomisù* ». J'ai accueilli son amie Filiz le temps d'un week-end dans les hautes-alpes.

Qu'est ce que j'ai à donner ? Qu'est ce que l'on a à donner ?

L'historique du don ne possède ni chronologie, ni lieu, ni frontière, ni combat., ni fin en soi. Mais s'exerce dans une lutte aveugle sur d'insidieux rayons noirs dont nous faisons l'expérience après coup. L'*homo œconomicus* abdique, écrase, piétine le contexte sociale qui se gangrène pour devenir un substrat d'humanité gouverner par échanges monétaires, économiques et financiers. Envisager une fin en soi pour quoi que ce soit offre une triste perspective de bouts de toits qui s'écroulent sous le poids de richesses accumulées, d'ordres données, de biens stockés, d'une vie aliénée.



### Supplément : Kyrielles

Je suis un gardeur de troupeaux.  
 Le troupeau ce sont mes pensées  
 Et mes pensées sont toutes des sensations.  
 Je pense avec les yeux et avec les oreilles  
 Et avec les mains et avec les pieds  
 Et avec le nez et avec la bouche<sup>47</sup>.

Voix 040319

Si je t'écris aujourd'hui c'est pour te sortir de ce songe, qui ne te fait vivre qu'à demi, un soubresaut vécu, dans « les entre-deux de la lassitude<sup>48</sup>. »

Sortir de l'entre-deux, Sortir de l'entre-deux pour grimper au-dessus de ma tête  
 souviens toi de Blerta, de son regard qui a changé lorsque tu es sorti de toi même...

lorsque tu es montée sur les épaules des géants. La gestuelle, le corps, la tenue,  
 le ton.. qu'importe le sens ? Ou bien le sens est-il dans le ton et la tenue ?

Prends de la hauteur, de la teneur,

Prends de la hauteur, de la teneur-----se tenir, se porter !

Comment vous portez-vous aujourd'hui ? Le soleil se lèvera-t-il demain ?

Voix 170219

Postée au rond point de la route des princesses, équidistant de Marly-le-Roi, Fourqueux et Saint-nom la bretèche, je suis venue trouver une écoute. Rencontrer ce que je ne trouve pas car justement je le cherchais. On ne trouve ce que l'on cherche, seul une rencontre compte, peu importe si l'on revient bredouille, peu importe si je ramène un lièvre, du gros gibier ou seulement deux petites cailles qui peuvent à elle deux rentrer dans une seule de mes mains, rentrer les mains vides, mains dans les poches mais si peu remplies, si peu remplies ou simplement si remplies de tous les à coups lorsque mon souffle fut arrêté, si rempli de chaque sursaut lorsque le présent me saisit, juste trébucher sur un brin d'herbe en voulant gravir une montagne.

Les mains simplement si remplies de brins d'herbes.

47 Fernando Pessoa, *Le gardeur de troupeaux*, op.cit., p.57

48 *Ibid.*, p.199

Un peu de compagnie

Les oiseaux, qui chez moi, sont aussi

Alors quoi ? Les voitures ? Les passants, le rond point est une des plus fascinante intersection, enfin « le carrefour à sens giratoire », un centre autour duquel nous tournons...

Point de jonction de plusieurs voie sur un même niveau.

Un coffre s'ouvre, une voiture décélère lentement, un moto gronde et des pneus crissent.

Les véhicules un à un défilent et se déroule en longue banderole multicolores.

Des phares blancs, un feu rouge, clignotant jaune, une mésange bleu et un vélo vert.

Une piste cyclable passe juste à quelques mètres de la table sur laquelle je me suis assise, les cyclistes se succèdent, sportifs solitaire, flâneurs du dimanche et puis.. maman poule et ses poussins.

Les basses de la musique qu'écoutent certains conducteurs résonnent rentrent en échos avec les notes variés de klaxonnes toujours bercé par le chant des oiseaux.

Lorsque que je m'en vais sur les chemins, ce sont tes caresses que je cherche en vain, mes pas sur le sol me tiennent comme tu me tiendrais la maintenant

Parfois je cours et rêve que tu accourt pour me retrouver

Lorsque mes jambes s'élancent et dansent sur la terre et dans les bois

Lorsque les feuilles craquent, dans l'ombre qui se retire

Un longue étreinte se déverse ,

Je ne me souviens de rien, si ce n'est d'être ici

Le corps des arbres vibrent, sa membrane fine éclaire le sentiers parsemé d'intuition, de souffle et de confiance

C'est quand je vais marcher et que je tape des pieds que mon cœur cesse de trembler Je trouve alors encore, un ressort dans mon corps, essor insoupçonné

Les basses fréquences agissent, pantin articulé,

les moteurs grondent en moi et guident alors la bille que j'ai entre les doigts,

J'incorpore un décors, le saisi de cliché, réalité rêvé pour garder ton image Allant sur les sentiers, c'est ton corps tout entier qui me parcours alors

Et les feux s'allument lorsque le soleil s'éteint, les vapeurs montent lorsque la fraîcheur tombe

Aujourd'hui j'ai marché dans l'entre-deux qui tombe

La sphère qui brûle croule hors de ma vue,

La nuit tremblante aboie encore une fois,

Où est-tu ?

Voix 23032019

Assise sur le banc de l'entrée d'une grande surface, il est 21h, je suis heureuse d'entendre la conversation de cette jeune femme avec son ami, elle s'énerve, elle est pleine de vie, de rage, même si elle prononce des insanités au sujet d'une tierce personne, cela me plaît. Je suis si heureuse d'entendre ce dialogue, ils discutent, cette jeune femme parle, et quelqu'un lui répond, quelqu'un lui répond, c'est aussi simple que cela. Quelqu'un en face de soi, « chérie je t'ai fais du café ! » Qui avons nous en face de nous même si ce n'est les milliards de fragment de vers brisée que nous recomposons sans cesse dans un langage au bout duquel nous n'arrivons jamais. Il fuit comme l'horizon inapprochable lorsque son visage s'éclaire des premier rayons. Les chariots se pressent, se succèdent dans le brouhaha à roulette, scander de spot publicitaire et de hurlements des petits d'homme impatients de voir dans container à provision le dernier Kinder vu à la télévision. La jeune femme apaise le jeune homme en lui prodigant des conseils, j'ignore les mots qu'elle prononce mais le ton de sa voix et son débit de parole se sont apaisés, le flux haché des paroles coupé à la faux s'est fondu en un tissu doux et diffus. Elle n'est plus totalement à l'intérieur d'elle même comme il n'est plus totalement à l'intérieur de lui même. Plus loin j'aperçois dans l'encadrement de la porte du grand magasin un homme tenant un bouquet de rose dans les mains, il est grand, brun, plutôt athlétique et porte sur son visage les traits du désir.

Je cherche la beauté partout, ou bien le sentiment de beauté partout, sous les feuilles, dans les arbres, dans le chant des oiseaux, dans la conversation, dans la marche, dans l'attention que je porte aux choses.

Voix 27032019

Recevoir autrement Lorsque notre corps est in situ  
 pourquoi n'y a t-il pas d'école de poésie ? Master poésie appliqué à l'art ?  
 Poésie politique Socio-poésie ? Économie poétique de Filliou !!  
 physico-mathématique, logico-mathématique, métamathématique sont les mots  
 que mon correcteur automatique affichent pour corriger le terme de  
 mathématico- poétique qu'il ne connaît malheureusement pas ..  
 Stratégie poétique pour détourner la vie d'elle-même  
 Lui faire rentrer ses griffes, pour qu'elle ne redevienne qu'un chaton à griffes  
 molles... Un chaton à griffes molles

Être piqués oui mais piqué de griffes molles. Quand la vie rentrera-telle ses griffes ?

Voix 27032019

J'aimerais bien que l'on me dise pourquoi nous projetons toujours plus d'événements dans la même unité de temps. Faire défiler nos vies plutôt que de les vivre dans *swipes* permanent et des jugements ~~hâts~~ à coups de pouces, coups de lames, coups d'hashtags et de dames.

Voix01032019

Je ne veux pas tout savoir pas tout savoir de toi-pas tout savoir-pas tout savoir de toi-je ne veux pas tout savoir de toi pas tout savoir de toi-pas tout savoir de toi pas tout savoir de toi. j'aime ta poésie, insaisissable fleuve qui coule entre mes mains lorsqu'elle hydrate les plages de mon imagination, absurde irrationnelle et jubilatoire

C'est dans le silence que les langues se délient lorsque nos lagunes se lient? Pouvons-nous penser que cela va s'en dire parce que cela va de soi? « Cela va de soi? »-« Tiens le toi pour dit ? »-Que cela signifie-il vraiment ?

Voix 210519

Parfois je pense à des choses que j'aimerais hurler. J'aimerais hurler mais je ne le peux. Les corbeaux croassent et le soleil passent pleurer dans ses bras, sur la console de son corps, un peu de bienveillance... Qui aurait un contenant assez grand pour ce contenu si peu petit...si peu petit qui rince mes reins ?

Quels bras pour récupérer mes larmes ?

Je n'ai nulle épaule pour faire ruisseler les gouttes qui se pressent dans ma tête et gonfle mon visage, nuls para-lames, para-coups, para-gouttes, para-tonnes-d'eau-qui- se-pressent-en-moi.

Alors, encore une fois, je creuse plus loin pour faire un peu de place aux lames, aux coups et aux gouttes.

La place des larmes en moi gagne du terrain, chaque journée passée ce sont des centimètres carrés de plus dans un grand corps indéterminé

Des centimètres carrée d'eau, carré de terre, carré d'air, carré d'ferraille aie aie aie !

Voix

\*\*\* Un grand corps indéterminé \*\*\*

Trempez vos larmes d'acier dans la bile de la crypte jamais rassasié, le trou béant n'est plus béa des aléas C'est Pan qui a saisi son cou et le serre, le serre encore, Angustia Pan ! Pan ! Pan !

encore des faims qui gémissent de peur de la page blanche, AngustiAAAAAAAAAAAAAAAAAAAA Pan ! Pan ! Pan !

combler, combler, combler le vide comme pour remplir d'eau un tonneau percé, comme si, métamorphosé en une petite souris, tombée dans un seau de crème, nous nous efforçons de la battre de toute nos forces jusqu'à ce qu'elle se transforme en beurre juste avant de nous apercevoir que la crème n'était en réalité que de l'eau ....

pire encore ce sont les griffes qui approfondissent encore un peu plus le gouffre , a force de lutte, le vide se fait encore plus grand.

Alors, la lutte ? La résistance ? A quoi bon ? A quoi bon battre de l'eau ou bien remplir une cuve percée ? Colmater d'abord les trous de la cuve ? Mais alors pendant tous ce temps la la cuve reste vide, vide, vide, vide, vide et cela demande pour faire un bon travail de rentrer à l'intérieur de cet espace béant , d'y prendre place confortablement afin de le scruter à la loupe, de l'observer minutieusement pour en repérer les brèches et les fissures. Oui scruter à la loupe les parties dévitalisées en baignant dans l'absence, dans le creux de l'obscurité.

Des larmes d'acier noir et de la bile mal famé, c'est tombé dans l'abîme que je l'ai retrouvé, affamé d'un vide abîmé-----sortir de sa cachette.

Voix de mots

Mots songes, mensonges, leurres, voleurs, volants, Mots filasses ?

Grandiloquents et sporadiques, solennellement irréguliers

La fin de fureur

La fin de folie

Cette faim me fait me fondre

Cette fin me fait répondre

J'attends la peur confortablement installée

J'attends la mort éternellement affamée- Jamais rassasiée

La faim fane lorsque la fin affame

Entre deux eaux, les grands mas échoués  
 Ont perdus, leurs sourires enjoués  
 La fin d'un monde qui coule, clôture de la scène de foule  
 Mais gourmandise, gourmandise, gourmandise  
 Plaisir, amour, générosité humilité, sincérité  
 Maître mots-Immanence poreuse de l'Hêtre

Qui, incandescent, en dit bien plus que ce que nous ne pouvons dire  
 Cimetière des mots  
 Nurserie sentimentale Paroles ardentes Sensibles  
 Cendre vocal et sève de l'âme  
 Faut-il constamment réapprendre à communiquer ?

Voix 101217

Peur de maths Asthme de rupe  
 Pourquoi la migration des lettres Change le sens des mots ?

Voix 101217 Bis

Les mains tremblantes et le cœur battant, j'accueille ainsi le visiteur passant  
 Les mots pigmentation d'une peau  
 Toujours colorant pas défaut  
 Les mots ne rapportent rien  
 Quel est la différence entre poétique et plastique ?  
 La plasticité des mots tourné vers eux même  
 S'évanouissent alors.....  
 Comme une épave qui s'illumine au fond  
 Dans ce fond mort de lumière ...  
 Où le souffle d'outre tombe  
 Craquèle dans l'eau grise  
 Je m'enivre ivre de maux  
 Où les mots titubent sur le fil

Et je ne comprends pas et je me bas et je me bas Je ne capitule pas , de pas en  
 pas je marche droit A quoi ça sert ?

Voix 101217 Ter

J'attends qu'on me dise d'oser dire  
 Qui a le droit sur ma liberté  
 Qui doit m'offrir le droit de dire

Chaque arbre lutte pour sa survivance  
 Suis-je un arbre ?  
 Fibres qui s'imisce sous terre  
 Où le réseau micellaire  
 Murmure et relie cette communauté  
 Sommes-nous chacun seul dans le combat,  
 qui nous précède et nous succèdent à la fois ?  
 Les mots brunissent déshydratés dès lors qu'ils tombent sur le sol Une fois  
 évanouis existent-ils encore lorsqu'ils ne naissent plus ?

Voix 021108

L'orage se prépare de plus en plus lourd se font les gouttes  
 Hâtons-nous hâtons nous  
 Il a fallu plus que ça pour que je doute Hâtons-nous hâtons-nous  
 Gagnez du temps courez après ! Gagnez du temps pendant que vous le perdez !  
 Gagnez du temps. Prenez de l'avance !  
 Gagnez du temps avant qu'il ne vous gagne ! Gagnez du temps et faites tout en  
 même temps !

Voix 801217

En errance, cernée par une meute de loup, Je suis peut-être la meute ?  
 Ou peut-être le loup ...

A TERRE, A TERRE, A TERRE !!!!

Atterrée je me confonds

Je suis la foudre ! Je suis le vent ! Je suis la pluie !

Je suis la senteur humide des bois après la tempête !

Je suis aujourd'hui ! Je suis maintenant !

Je suis le coup de poignard qui me saisit

Et mon propre bourreau...

Grognement intime, intuition mouvante, logique ?

L'homme est-il esclave du salut de l'émeute révolutionnaire ?

A l'aube des jours nouveau, je meurs Le sol se dérobe sous mes pieds

Vers quel horizon naviguer

Qui ne se distingue déjà plus

Dès l'instant où je le cherche

Ton regard brûle ma peau d'automne

Tes fusils sont dressés

Et tâche ma joie de vivre

Voix qui siffle

Assassinons les siens de sifflement sirupeux qui suffisent au soliste sot. Soliste/Soldat qui soldat son, son, son sous sans un souffle, soutenant un supplice de cécité sectaire et surhumain où la survie soulève la substance sous-jacente trahissant le sarcasme d'une situation sincère soufflée de tout soucis, et où la seime blême de mes pieds, peine et gangrène mes pensées, pendant que mes pas lourds courent toujours pour les jours qui sont à court de mots. Ils sonnent pour les sommes d'Hommes qui m'ôtent de toutes paroles.

Voix 9110851217

Si la vie est un jeu, « je » ne veut pas gagner

Si la vie est un jeu, « je » veut seulement rognier

Les crimes et les trahisons qui trop de fois accomplis

Etranglent d'une fine cordelette La soumission que nous impose une telle idée

Si la vie est un « je », dans un grain de sable

Si la vie est un « je » dans l'air ou sur une table

Le sablier des « je » joue du temps qu'il nous reste

Et resserre nos vies comme dans un étaux

Où j'erre dans le jeu qui me suis

Je ne peux revendiquer mon indépendance que par la dépendance

Car sans dépendance l'idée même d'indépendance ne pourrais se penser

Quand je dis que je suis moi et uniquement moi

Est-ce parce que je suis avec les autres ?

Un grain parmi les grains est-il un grain parmi tant d'autres ?

Voix 221208

De quel couleur est le ciel quand tu dors ?

Voix 10109

L'humeur à la bouche et les pieds en tête J'avance

Souriant comme une enfant, L'enfant, celle qui ne parle pas

Mes pieds sont froids mais mon cœur chaud L'enfant qui ne dit mot voit, entends

Les yeux fermés et les oreilles bouchées Je n'ai pas peur

Je n'ai plus peur

Vide



Je lève la tête  
 Déploie l'échine  
 Courbe les reins  
 Et ouvre les bras Je suis libre  
 Je n'ai pas peur  
 Je n'ai plus peur

Voix 19109

Intuition enfouie qui chante la nuit  
 Mélodie outrageuse, frelons, désordre  
 La lyre ne cesse pas de trembler  
 La partition n'est pas facile à déchiffrer  
 Cette inhalation, nez tactile à insuffler

Voix 17710

Dans ce chemin épineux qui m'arrache la plante des pieds  
 Isolement et dévouement ne font pas bon ménage  
 Ils alimentent des tourments qui tournoient incessamment  
 Noyée  
 Ménage-toi Ménagère Ménage d'or Mène agit  
 Comme qui mène Marguerite à la messe  
 Je mène ma grippe à l'église et me confesse  
 Confession  
 Con festoyer Confusion Con fou noyé  
 Comme un con qui noie ses peines Dons du houblon avec Madeleine Made in  
 laine  
 Made in France Made in Terre  
 Malgré des mots en moi qui chantent  
 Toujours l'accord de sens me hante Hantée et désarmée  
 Désagrégée, Psychanalysée

Voix 07111

Une vie qui se vit trop dans une vie qui ne se vît pas tellement elle a été vécue.  
 Une vie qui se vit dans une vie qui se ne vît pas tellement elle était proche  
 Savourer l'illumination, à petit pas trop ivre, où chancelle un frémissement  
 grelottant de vie  
 Les chiens sont lâchés Il n'y a plus qu'à courir....  
 .....plus tard

Le chat mètre à panser, le chat maître à penser. L'admettre à penser que le chat peut mettre une pincée de charme à nos pensées que l'on panse sans penser .

Voix 19109

La cloche n'a sonné qu'une fois ce matin Je veux flairer l'odeur des herbes  
 Ville poussière Ville misère  
 Et corde nouant les jours pluvieux  
 Quand la saison des cueillettes pointera le bout de son nez  
 Cerises, griottes seront un plaisir à renifler  
 Et avec la fleur absente de tout bouquets Je partirais loin des tuiles blêmes usagés  
 Où les muses âgées sèment jusqu'à la Boétie, leurs chants dans le champ  
 Quand la saison des moissons soufflera l'été passé  
 La faux cillera de foisonnantes touffes de cétacés  
 Réveillera les rougissantes terres entassées  
 Qui glabre et nues jouiront du chant glacé

Homère	Priam	Orphée
ô mer	prit l'âme	l'or défait
homme erre	prit l'arme	dès lors fait
om air	pli larme	l'art des fées
o mère		hors d'effet

Voix sans voix

Est-ce qu'écrire ce que nous traversons nous donnerait plus de veine pour arriver de l'autre côté ?  
 L'épopée de la traversée nous sauve ou nous condamne ?  
 Innocente ou bourreau ?

Si les silences sont sourds alors je dis  
 Comme une fable domptée par un enfant, en gloire du non-dit  
 J'écris pour l'entre ligne, entre ce qui ne se voit pas  
 L'entre rien ou l'entre tout  
 Faire présence pour l'évanescence d'une absence entière

Ou nous sommes ensemble absents lorsque nous sommes un « Tenter de suspendre le temps »  
 Le regard vif- L'oreille discrète-être en nous même-comme une pierre qui repose sur le sable

Voix 31109

Comment nier la négation ? Nier le néant et défier la mort  
 J'absorbe, je crée, je défie la mort  
 Je mâche et marche, j'œuvre, je défie la mort

A la sueur de notre front, nous hisser sur le mont Parnasse  
 En l'affrontant : l'éprouver, l'embrasser, et se confondre avec elle

Le néant ne peut se nier comme la mort ne peut se défier  
 Exaltation, mépris, indifférence, colère ?

Le poète en colère est-il alors sous la contrainte d'une vive attention  
 Est-ce que je suis en colère lorsque je suis attentive ?  
 Une question formulée est toujours accompagnée de sa réponse : Connaître pour  
 changer donc poser des questions, dénouer, chercher, creuser S'adapter,  
 réapprendre, tomber, se blesser, guérir  
 Sourire, sentir

Cueillir les chaînes d'un jardin clos. En faire un bouquet. Changer les chaînes en  
 fleurs, les peurs en Chêne.

Et voir les pleurs des champs ondoyant où tournoient les rêves en tremblant, s'y  
 refléter. La fleur se déploie et brise les fibres de fer. Son dos se redresse et fait  
 craquer les maillons. Son torse grandit et gonfle ses poumons rouillés. Elle souffle  
 alors de tout son corps son parfum de liberté, en lentes banderoles qui se perd là-  
 bas et s'opère ça et là.

L'Homme enchaîné qui fleurit  
 Ou la fleur humanisée qu'on enchaîné  
 Ou la chaîne fleurie qui s'anime  
 Ou la fleur enchaînée qui s'abîme

Lorsque l'abîme déchaînée s'acharne sur la plage de mes paroles  
 Le bruissement des herbes naïves La bruine des airs d'eau vive  
 Absorbés de pétales riants  
 S'évanouissent timidement

Voix 01209

Les rêves sont-ils lumière ou ombre ? Sont-ils là pour régler un litige ?  
 Sont-ils là pour révéler ou étouffer ?

Sont-ils là pour que notre ciel ne s'effondre pas ou pour nous faire croire qu'il y a  
 un ciel ? Sont-ils là pour nous faire croire à ce que nous voyons éveillés ?

Voix plaisir du mot : Kyrielles véhémentes

Voix 132

Dis-moi ce que nous ne pouvons dire  
De quel couleur est le ciel quand tu dors ?

Voix 492

L'homme seul peut sacraliser un lieu  
L'effet papillon  
Le remous des pierres  
Le vent de la terre  
Le souffle des eaux doubles  
Grognant à points serrés

Voix 47

Succédané d'onirisme, tu viens à point  
A l'heure où les vaches se font maigres,

Où les peaux se ternissent,  
Où les sourires s'émeussent,  
Succédané d'onirisme, tu viens à point  
Alors les poings noués et la gorge fermée  
J'obtempère  
Alors les poings noués et la gorge fermé ...

Voix 46

Et les tripes ensanglantées à l'humeur joyeuse comble notre appétit de gouverner  
Et les tripes ensanglantées à l'humeur joyeuse témoignent de notre servitude

Voix 10

Le silence endormi de bruit après le travail. Les chevaux mangent. Le chien ronfle au pied de l'arbre pendant que résonne dans ma mâchoire la pomme qui se craque.

Un oiseau aux pattes fines se pose sur la plus chétive des branches. Quel spectacle extraordinaire tellement il est ordinaire. Qui s'offre au réveil d'une sieste en plein air allongée. Les matinées sont hivernales mais une fois le soleil perché le climat se fait plutôt printanier

Voix *Farewell*

Ici et maintenant bras ouvert où la brume se dissipe

Un rayon incandescent s'échappe d'une ligne à l'horizon  
 Aux portes d'un infinie dont le seuil a disparu  
 Le poids de la mer et celui du ciel cristallise le temps juste un instant

Contre la coque de *Farewell*

Des vers en prose craquèlent

Sur mon bateau ivre, je tangué

L'écume des jours faisant frissonner mes narines, je gonfle mes voiles en  
 inspirant de tout mon corps  
 Jusqu'à toucher le ciel, je hisserais les cordes  
 Et garderais le cap dans le champ des vague qui se tordent jusque sous mes  
 pieds

Cher *Farewell* non voglio partire Veille dans tes songes à me bercer Cher *Farewell*  
 stay con me  
 Veille dans tes songes à me calmer

Dans cette nuit où les rêves s'évanouissent d'éveil  
 Sur le pont reflétant les étoiles  
 Je lève mon vers brillant comme une voile  
 Serrant la bôme dans ce roulis fou  
 J'entends hurler contre la coque du navire un murmure enroué  
 Me sommant de ne plus fuir et dire adieu aux vers brisés

*Farewell Farewell Farewell* Dove sei, dove sei, dove sei

Voix 51217

La bûche transpire des cendres et pétille de joie  
 Son dos fume comme fume la croupe d'un pur-sang après une course  
 Et de longues mains jaune orangé bleues l'enlacent et l'entourent pour s'en saisir  
 Puis sa croupe cède et son poitrail brûle pendant que ses hanches et son ventre  
 se consomment  
 Son dos se durcit, s'arrondit, se racornit et le poids bascule à l'arrière  
 Le rassemblé dans la répartition de la masse, tout est là

Alors quand la bûche brûle

Que la suie siffle  
 Que la flamme feule  
 Et que la braise brille  
 Le fou follet souffle et fuit  
 Furtif, insaisissable  
 Une danse folle qui consume  
 Une transe folle  
 Noir de lumière sont les jours heureux auprès d'un « je » qui reste coi  
 Le cabaret voltaire n'a pas à s'en faire, Une bûche brûle encore....

Y a-t-il une essence mieux que d'autre pour fabriquer un cercueil ?  
 Est-ce que nous avons déjà photographié le feu à l'intérieur de lui-même ?

Voix 08 Garantigoubougou cinquième plaque, Mali

Pourquoi pourquoi pourquoi , pardon pardon pardon

Arrivée d'un un petit village Peuls au Mali après plusieurs jours de 4X4 et quelques heures de pirogue lorsque le sol se faisait trop marécageux, un habitant demande à mon ami un service : lui donner une solution pour un problème qu'il n'arrive à résoudre. Il s'ensuit le dialogue suivant :

« Toi le Toubab ,je ne trouve pas comment faire, aide moi ! »

« Ah mais tu sais moi je ne sais pas non plus, mais si tu veux on peut chercher ensemble ... »« Quoi ! Tu ne sais pas ! Mais tu es blanc, les blancs savent, les blancs ont l'intelligence ! »

Je ne crois même pas que l'habitant ai vraiment cherché une solution avant... Le poids de ses mots me terrifie autant qu'il m'indigne. De son visage je ne retiens rien, mais de sa voix je retiens, par la conviction de son ton, que cet homme avait la certitude de dire vrai. Dans la salle de classe est affichée une carte de France, les élèves y apprennent rigoureusement les départements, les régions et les fleuves.

Avez-vous déjà demandé à un habitant de votre village de vous citer tous les fleuves de son Pays ? Allez donc demander aux habitants du Mali !

Cet homme... Comment peut-il croire qu'il est inférieur de nature ?

Les mots encore les mots. Ils font office de vérité universelle vont jusqu'à manipuler l'homme dans sa plus profonde condition.

Voix 16817 L'incertitude est rassurante

Comment faire lorsque nous sommes sans cesse ramenés au présent avec le bagage de l'impossibilité à l'habiter ?

Sorte de phase errante dans un non-lieu qu'on ne peut habiter.

Voix de l'esprit qui sort par les yeux ?

De proses poétiques en propos oniriques sur la difficulté d'écrire, d'ouïr et de dire que faire du « saisir » ? Inaccessible et non visible ?

Une esquisse de réponse se dessine par un message intraduisible à l'image de celui de la pythie qui, en prononçant des oracles était insondable, car intraduisible.

« Traduttore, Tradittore » . Comment ne pas se trahir en voulant traduire ?

La voix distillée dans l'alambic de l'homme nous relie au monde sensible et nous permet, par porosité, d'aller au-delà du seuil. Le seuil du réel dont je m'éloigne afin de mieux m'en approcher.

Au plus je regarde, au plus mon regard regarde.

J'avale mes pas pendant que mes paroles marchent et mâchent le temps.

Ce temps de dire où je marche sans écrire .

Les mots sont des épaves et les paroles sont des leurres qui dans mes oreilles se confondent.

Et cette *confondante réalité des choses* nous permettrait peut-être de sonder l'insondable.

En marche à contre sens immobile ; en marchant sans marcher et en pensant sans penser.

Pourquoi les yeux ouverts, nous ne pouvons tout voir ?

Pourquoi avoir besoin de s'arrêter au cours d'une balade et tourner sur nous-même afin de saisir les lignes de la chaîne des monts qu'il nous est offert de contempler ?

Pourquoi alors, les yeux fermés, je peux voir ces mêmes lignes qui s'impriment, se creusent et se dessinent dans mes yeux ?

Ce que je vois les yeux fermés est-il réel ? Si les vois, pourquoi pas ?

Qu'on me donne des yeux derrière la tête !

Je trouverais ça bien, même si ça n'y changerait rien ...

Alors les yeux ouverts je peux voir autre chose que ce que je vois,

Mes pas ouvrent les yeux, qui derrière moi de les ne voient pas

Serait-ce une fable au-delà du langage et du visible, serait-ce « méta-logique », « méta-opsis » ? « Une pierre sur le sable » peut-être nous permettrais le passage dans l'*Omphalos* Avons-nous besoin d'une pierre de rosette ? Expérience ou connaissance ? Énigme ou trahison ?

Mieux vaut-il une vérité absurde qui échappe ou une altération saisissable qui rassure ?

Voix du bout des pieds :

Les lendemain d'hier comme aujourd'hui à venir, le rire au bout des pieds et l'avenir en poche.

Voix Mots Sauveurs ?

Les mots nous aideraient-ils à surmonter l'insurmontable ?

Ou plutôt, les mots seraient-ils le moyen de contourner l'insurmontable ?

Si la parole est un filtre du réel, quel serait la valeur du silence ?

Pourquoi sommes-nous parfois désireux du souvenir d'un "ailleurs" ou d'un "autrefois" ?

Peut-être parce que voir une pierre précieuse dans sa nudité nous effraie. Peut-être parce que nous prenons conscience qu'elle ne peut mourir....Mais qu'en est-il de nous ? Lorsque la mort s'engouffre dans nos poumons ? Suis-je alors comme la pierre reposant sur le sable ?

Une pierre se sidère, si dure, silencieuse, dans le sillage de sa totalité, immuable elle est un bloc, et ne connaît ni manque, ni vide, ni séparation, ni dé-liaison, c'est bien la mort en elle qui la rend déjà toute présente. Tellement présente qu'elle ne peut éclater de vie si ce n'est par l'éclair de notre regard...

Et nous par quelle regard éclatons nous de vie ?

Serait-ce sous l'éclair de la mort, projetés *au delà du dernier mot des choses*, que notre corps est ainsi renvoyé à lui même ?

Serait-ce dans le danger que nous intégrons la mort ? Lors d'un saut en parachute, ou témoin d'une scène de guerre, nous prenons conscience que nous pouvons mourir. Dans le danger n'aurions-nous plus peur de mourir ? N'aurions-nous plus peur du vide ? Les situations périlleuses, éclairées de la mort, mettraient-elles fin à nos angoisses ? C'est lorsque nous sommes éclairés par elle que nous nous relient, que nous faisons liens à ce qui nous aurait ouvert, perforé, incisé, ajouré lors de notre naissance.

C'est dans la vulnérabilité que l'intrusion poétique se fait sentir, une interstice, un passage, une fuite.

Avons-nous peur de découvrir que les choses soient ce quelles sont ? Pourquoi ?

Lorsque nous découvrons ce désenchantement pour la première fois et que nous en sommes imprégnés, l'idée que cela puisse se reproduire nous met en quête de danger ou de résistance. Nous sommes en quête d'expérience qui nous relie à cet état naissant, présent où notre propre corps est soumis à lui même, et lorsque cette découverte du désenchantement se fait ressentir, l'enchanteresse dispersion disparaît.



Présence=lutte contre la dispersion= saisie poétique= procédés auto calmants=émerveillement de la conscience de l'indifférence des choses= *Einführung*=empathie du monde= affection=attention.

La Magie de l'intuition affective nous pénètre comme le vent s'engouffre dans nos poumons.

Voix des étoiles \*\*\*\*\*

Alors je lève on vers brillant comme une voile  
 Comme si tu ne pouvais pas souffler un petit peu plus fort alors je lève mon vers  
 Brille comme une étoile  
 Comme si tu ne pouvait pas fulgurante météore partir plus au nord l'étoile qui file  
 A chaque fois que tes pas suivent  
 Tes pas effacent les miens lorsque' me suivent

Alors c'est moi qui suit quand tu file à l'anglaise  
 Comme si le vent nous pousse à contre courant (vents contraire) j'ai beau  
 m'enivrer du rhum qui rit, qui rêve  
 C'est lui qui ne m'aime pas  
 Je tangué et tangué encore, je tangué et tangué encore jusqu'à ce que la mer se  
 meurt en toi en moi

Je pars au nord tu pars au sud tu pars au sud je suis à l'est

L'aura des étoiles  
 Sommes nous l'aura des étoiles ?  
 L'aura des étoiles  
 L'aura des étoiles l'aura des étoiles  
 Laisse toi penser sur le seuil de cette sage pensée  
 La liberté d'être nous même  
 La liberté d'être nous même  
 A l'endroit de l'errance et l'envers de nos corps, les vers devenus rances, atrophie  
 du décor

Ne pas aimer l'amour mais aimer l'aimé  
 Les mots sont des épaves, seuls sur le seuil qui butte, qui butte, qui butte encore  
 Aimer ça rend malheureux lorsque nous refermons la porte de la cage, bouclée à  
 double tour , les clés jetés loin au dehors  
 J'entends encore celui et celle qui traînent leur chaînes dans la maison, c'est  
 pour cela qu'il fut cirer souvent le parquet

Les chaînes ça marque et laisse des traces partout dans la maison, alors ils font semblant

Semblant dans leur dite liberté, une liberté qui a le goût de fer

le goût de fer des chaînes qu'ils ont aux bouts des pieds, devenir le cabotin de soi-même

chacun cherche son chat .....ennemi de l'amour, le poids de l'égoïsme tout devient poids à qui ne sait pas attendre.

Voix 22022019

Et des mois et des années

Et des moi toujours vers des toi encore Et des moi pourquoi ? Et d'émoi en émoi Aidez-moi, Aidez-moi, Aidez-moi

voix 200819

Saint Jean cap Ferrat, et je vois le navire partir, et mon âme s'alanguir qui colle au souffle, vent, vapeur, lumière, esprit, odeur où la brise m'aime comme celle qui émane des battement d'un oiseau, d'une mère au dessus de ses petits pour les rassurer, et par ce souffle, ce « roua », ce rrrrouh rouhhhhhhhh rouhhhhhhhhh, ils n'ont plus peur, plus jamais peur.

Où sont les ailes battantes sous lesquelles je peux aller ? Où sont les ailes battantes Où sont les ailes battantes Où sont les ailes battantes

\*\*\*

souffle et poésie : pléonasme ? dedans dehors dehors dedans, pas de dualité  
 Rouar.....Ruwah AAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAHHHHHHHHHHHHHHHHHHHH  
 fumer Pourquoi ?

Voix du Marabout

Noctambule, bulldozer, zerbivore, vorace soi, soif de l'or, l'or en bar, bar à jupe, jupe à pois, poivre et sel, sel de mer, mer du Nord, normalien, lien du sang, sang pour cent, centimètre, mettre à part, parasol, solitude, tu deviens, viennoiserie, riz de veau, volition, si on dit, dithyrambe, emballement, m'embrassent, sens d'ssus d'sous, sous la nuit, « nuiserie », riz au lait, lait d'une mère, mer acide, sidérale, rallongé, j'ai si peur....

## Amour

\*\*\*

Voix 092019

Dans ma maison, dans le jardin dans la forêt ou sous les toits  
 Y'a pas à dire ce que je fais, penser à toi je ne fais que ça !  
 J'suis toujours gai quand le café c'est toujours qu'il'ai préparé  
 L'est toujours bon et bien dosé, à l'boire toute seule, m'donne la nausée  
 Puisque à grand corps grande goulée, une fois partie sur les entiers  
 C'est souvent entre deux poiriers, que je me surprend à chialer  
 T'é là quand pour l'pti déjeuner ? Alors vision que je t'attendais !!  
 Et j'repars avec le soleil, l'a tendance à m'donner des ailes  
 Mais quand il brille c'est toi que j'vois, mais saleté de fête, Inchallah !  
 En ras des villes, des champs des prés, lorsque j'essaye de t'oublier  
 C'est que ma tête penseu sans moi, et qu'mon cœur râle et s'casse de là  
 Mais y a pas qu'à moi que ça arrive, s'laisser filer à la dérive  
 Et en chemin j'cherche ton visage, je crois qu'veux pas tourner la page  
 Il n'y a pas qu'les enfants qui rêvent, car lorsque mon cœur se soulève  
 C'est malhabile et infantile peut être puérile et juvénile  
 Que les yeux tout écarquillés, je t'imagine m'enlacer  
 Cette mélodie me rend joyeuse, parfois heureuse et courageuse  
 Et je souris dans un réel qui s'épaissit quand tu me dis :  
 « je suis heureux que tu sois là, arrête de m'regarder comme ça »  
 « t'es tellement belle, tu sens l'gâteau, mais c'est juste un petit peu tôt »  
 Mais s'il te plaît fais moi confiance, essaye garder la cadence  
 Remets-toi sur la pointe des pieds, pour venir embrasser mon nez,

Au moment de se dire au revoir, nous aurions pu nous enlacer,  
 Mais dans une douce éternité nous nous sommes alors regardés  
 Puis caressés du bout des doigts, quand nos visages se traversaient,  
 Tes yeux buvaient alors ma bouche, tu m'disais ne sois pas farouche  
 Et je tremblais dans tes mains, comme si j'prenais le dernier train  
 C'est allongée dans l'herbe verte, que je termine ces quelques vers  
 Une poésie qui m'a offert une traversée dans un désert  
 Dans les premiers instants de l'amour, j'aimerais bien refaire un tour  
 Car avec toi juste avec toi, je n'ai plus peur, plus jamais peur

Je n'ai plus que mes pensées et mon piano désaccordé  
 Pour dire je t'aime à un fantôme qui a déjà une femme et trois mômes

Voix 180918

Et pourquoi tant d'inspiration pour ce qui ne restera qu'une fiction  
 Je cherche en vain à faire des rimes, me sortir un peu de l'abîme  
 Même si j'ai pas de voix, même si de dire je ne sais quoi, de crier j'ai envie pour  
 toi et je bois la forêt au lieu de ta peau corsée, je commence à me pétrifier  
 Comme une pierre qui n'peut pas souffrir, je passe la main sur mon sourire,  
 pour le lisser et l'oublier  
 C'est mes pieds qui prennent racines, quand ton visage se dessine sur un  
 chêne, un frêne, un merisier  
 Mes mains posées sur leurs écorces comme si j'parcourais ton torse,  
 tremblent encore de t'avoir écouté  
 Laisse moi venir me reposer, à la porte de ta poitrine, c'est toute ma tête qui  
 tambourine, jusqu'à creuser des tranchées  
 Mais à quoi bon cette mascarade, tu ne sera pas mon camarade, la forêt  
 se met à sourciller  
 Je m'enfonce un peu plus loin /pour oublier ta main /qui me prenait de tous  
 côtés courageuse et audacieuse/ j'me suis trouvée si heureuse ....

Je ne vois plus que d'un œil, réalité désépaissie,  
 Les oreilles n'ont pas de paupières, je n'entends plus qu'à demi.

Voix 16082019

A chaque coup d'œil dans le rétroviseur,  
 Il y en a des milliers, des milliards, des êtres tortueux et des tortillards  
 Des milliers et des milliards, tortueux, tortillard dans cette grande forêt  
 Toi Philémon moi Baucisse  
 Des milliers et milliards, des êtres tortueux et des tortillards peut être des plus  
 droits, aux ramures éclatantes  
 Tu es le seul homme que mon corps reconnaît  
 Je lui en ai présenté des charmants des vaillants, des endimanchés  
 Des qui ont l'poil brillants, d'autres qui ont l'jean troué  
 Des grands et des p'tits, plus ou moins timorés  
 Des à peine sortie de l'oeufs, et des au cuir tanné  
 Des qui font la part belle aux plus beaux compliments  
 Ceux qui donneraient des ailes à toute femme normalement  
 Des qui m'jouaient ramona, à genoux croyez moi  
 Des qui avaient plus d'amour que tout à donner

Mais tu es le seul homme autour duquel mon âme  
 Voudrait s'entortiller comme du lierre sur un charme  
 Je ne cherche plus de raisons à cet entrelacement  
 Douce glycine qui a prit racines au pieds de mes pensées  
 Folle de tête qui roulent sur les ramures de ma raison  
 Je cherche en vers à force d' croire les raisons de l'amour  
 Mais les paroles disent plus vite que les mots ne s'écrivent

Voix 160919

Soudain soudain c'est le monde que je veux t'ouvrir, soudain soudain, l'abîme de  
 notre rencontre s'entrelace dans les couches de ma conscience, contact qui agit  
 sur ma peau par une hallucination qui éclate, nous étions ici !  
 Des images sortent par mes yeux et je monte sur mes grands chevaux. Nos  
 pupilles transpirent comme un bon plat chaud, où les vapeurs fumantes attise  
 un ventre creux.

Cette manière si attentive, bienveillante et si exquise  
 Au hasard d'une nuit et celle de ta disponibilité,  
 Sur la carte pas de plan ni de sentier balisé  
 Un regard familial dans un cristal de temps...  
 Un amour ordinaire tellement extraordinaire

Des coups de sang, coups de pieds, coups de coudes dans mon âme  
 Des coups de sang, coups de pieds , coups de coudes !

Remet toi s'il te plaît sur la pointe des pieds  
 Embrasser un peu plus mes cheveux et mon nez  
 Et ce geste ordinaire m'est extraordinaire  
 Par delà les montagnes les rivières et les mers

Emmène-moi cet été quelque part en Balagne  
 Déboucher pourquoi pas une bouteille de champagne  
 Et peut être entre nous un karma de cocagne  
 Distillé jusqu'au bout de mes vers qui s'exclament !  
 Vaille que vaille que vaille que vaille  
 C'est mon cœur qui déraile aie aie aie !  
 Vaille que vaille que vaille que vaille  
 C'est mon cœur qui déraile aille aille aille !

Et le bout de ses doigts, pianotant sur mes bras  
 Jouait une mélodie, comme celle d'Eric Satie

Remet toi s'il te plaît sur la pointe des pieds embrasser un peu plus mes cheveux  
 et mon nez c'est autant bouleversée que je suis renversée ces vers sont in-  
 sensés, mais pas de sens cachés un seul sens à cette vie, vient vraiment vite voit  
 le il vient comme des vagues, et repart en volant

Voix 17102019

Si je marche de guingois, et regarde dans le vide  
 Toujours la tête en bas, pleine de sursauts acides  
 C'est le regard hagard, que je cherche quelque part  
 A penser à ce soir, qui part qui part qui part,  
 A rejouer la scène, de ce samedi soir,  
 Où nous sommes tombés, sous des yeux goguenards  
 Soit fou soit fou soit fou ,pour ce qui nous empoigne nous saisit et nous lie,  
 Soit fou soit fou soit fou,et faire mentir la vie qui nous tiens raisonnable

Garde tout contre toi cet élan tralala, où ton cœur chavira lalalalaala  
 « je le vis, je rougis et palis à sa vue »,bon sang si j'avais su je ne serais pô  
 v'nue!!!! et je pose des vers , pour me ressouvenir  
 et pour voir à travers ce qui m'a fait sourire

Souviens-toi quand tu m'prends, le bras du bout des doigts  
 Souviens-toi, souviens-toi, quand ton âme chavira

Vaille que vaille que vaille que vaille  
 Quand tes mains sur ma taille aille aille aille !

Et mes mots sont armés pour venir te chercher  
 Si je danse et je chante c'est pour te retrouver  
 J'ai bu la tasse brûlante, d'un amour soudain  
 Si doux qui nous enchante, qu'on prend pour du venin  
 Si nous sommes tombés si doux et silencieux  
 Si tant mieux si tout le monde t'as dit toute la chance  
 Qu'on avait d'être deux, amoureux et heureux .....  
 la-la-la-la            la-la-la-la-la-laaaaa



## Bibliographie

Bonnefoy, Yves, *Poèmes, Dans le leurre du seuil*, Paris, Gallimard , 1972

Dagermann,Stig, *Notre besoin de consolation est impossible à rassasier*, [1952], trad. Philippe Bouquet, Actes sud, Arles, 1984

Davila Thierry, *Marcher, Créer, Déplacement, flâneries, dérives dans l'art de la fin du XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, De Regard, 2002

Dhôtel,André, *Rhétorique fabuleuse*, [1983], Cognac, Le temps qu'il fait, 1990

Diez Verónica, « Le jeu chez l'enfant comme lecture et figuration d'un invisible », *Recherches en psychanalyse*,n° 12, 2011, p. 158-168. Disponible sur : <<https://www.cairn.info/revue-recherches-en-psychanalyse1-2011-2-page-158.htm>> [consultation le 04 mars 2019]

Dickinson, Emily,(1830-1886), *Les cents plus belles pages d'Emily Dickinson*, trad. de l'américain par Alain Bosquet, Paris, Belfond, Poésie, 1984

Emerson, Ralph Waldo, *La nature*, trad. de l'américain par Patrice Oliete Loscos | 1836] , Paris , Allia, 2011 - *La conduite de la vie*,[1860 ],trad. de l'américain par M. Dugard, Condé-sur-Noireau, éd. Archives Karéline, 2009

Freud, Sigmund,« Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort », [1920], éd. Numérique publiée à partir de l'ouvrage *Essais de psychanalyse*, trad. de l'Allemand par le Dr. S. Jankélévitch, revue par l'auteur,Paris, Payot, 1968

Huizinga, Johan, *Homo Ludens : Essai sur la fonction esthétique du jeu*, [1938], trad. de néerlandais par Cécile Seresia, Paris, Gallimard, 1988

Lavallée, Guy, *L'Enveloppe Visuelle du moi : perception et hallucinatoire*, Paris,

Dunod, 1999. Consultation d'édition électronique Impression mercredi 7 septembre 2011.

Lucrèce, *De la nature des choses*, V,[ 1er siècle avant notre ère], trad . Bernard Pautra. Introduction et notes par Alain Gigandet. Paris, Le livre de poche, Classiques de la philosophie, 2002

Maître Dôgen, *Polir la lune et labourer les nuages*, [ XIII<sup>e</sup> ], traduit du japonais et annoté par Jacques Brosse, Paris, Albin Michel,1998

Masi, Francesca, *Lucrèce et l'illusion onirique*, conférence du 06.12.17,Aix-en-Povence

Marcel Mauss, *Essai sur le don*,[1925] , Paris, Quadrige/Presses universitaires de France, 2007

Ovide, *Les métamorphoses, mythe de Dédale et Icare*,[1er siècle après JC], trad. Georges Lafaye, Paris, Folio classique, 1992

Penone,Giuseppe, *Respirer l'Ombre*, [1999], trad. de l'italien par Mireille Coste et Camille Gendraul, Paris, Beaux arts de Paris, 2008

Nietzsche,Friedrich, *Ainsi parlait Zarathoustra*,[1883], trad. de l'allemand par Georges-arthur Goldschmidt, Paris, Le livre de poche, 1972

Pessoa,Fernando, *Le gardeur de troupeaux et les autres poèmes d'Alberto Caeiro avec Poésies d'Alvaro de Campos*, [1914], trad. du portugais Armand Guibert, Paris, Gallimard, Poésie, 2009

Szwec, Gérard, *Les galériens volontaires*, Paris, PUF, 1998

De Champeaux Gérard et Sterckx Sébastien, *Introduction au monde des symboles*, Zodiaque, 1966

Woolf Virginia, *Les vagues*, [1931], trad. de l'anglais par Marguerite Yourcenar, Paris, Le livre de poche, 1982



## Index des illustrations

Première page de couverture :

-Recto : *Des Ailleurs-par-ici*, 2008, stylo bille noir, 65x50, détail.

-Verso : *Des Ailleurs-par-ici*, 2008, stylo bille noir, 65x50, détail.

Page de faux-titre : *Entrées poreuses*, 2008, stylo bille noir, 42x29,7.

Page 32 : *Rouages-Rythmes*, 2009, stylo bille noir, 105x75, détail.

Page 81: *Rouages-Rythmes*, 2009, stylo bille noir, 105x75, détail

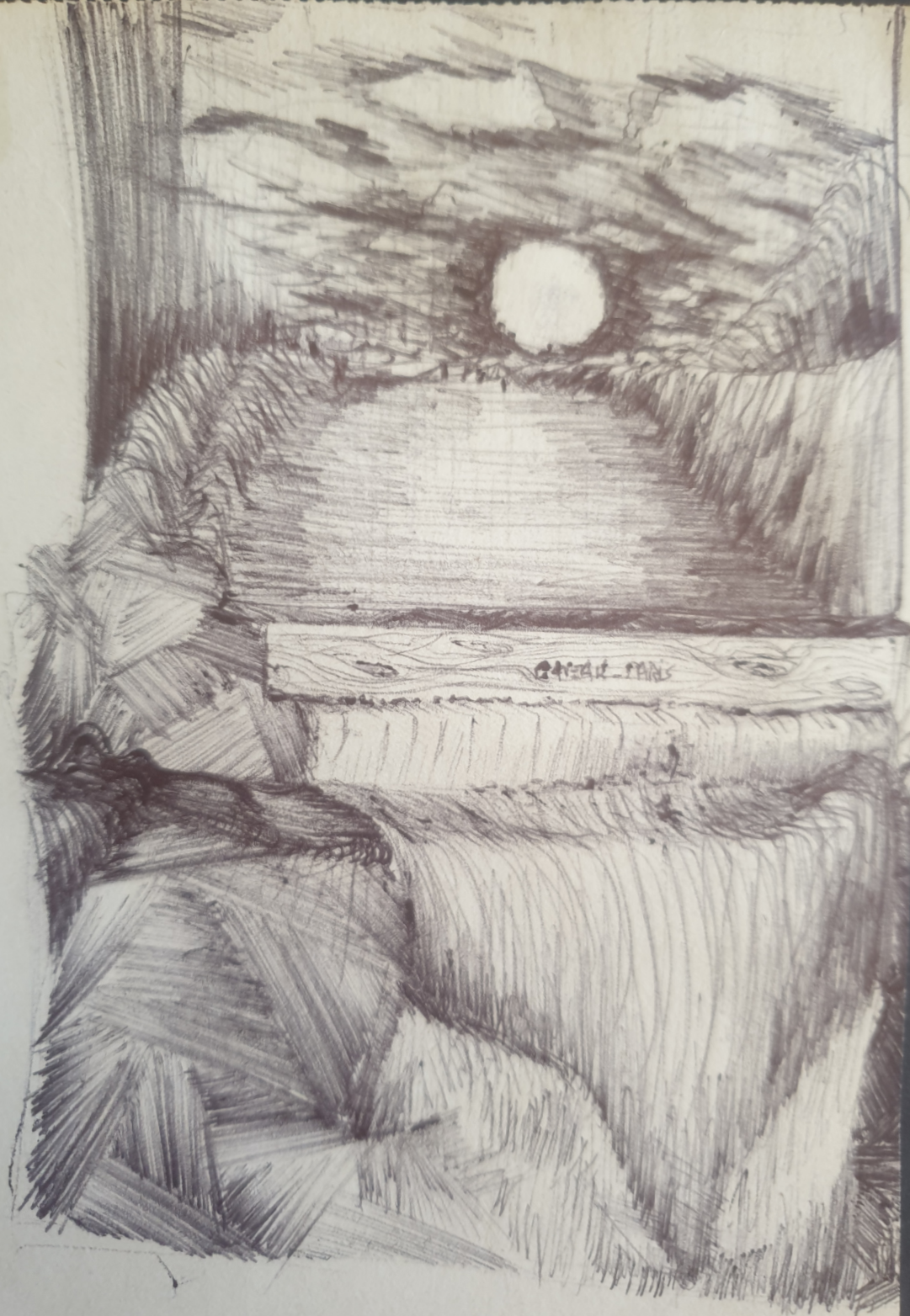
Quatrième de couverture :

-Recto : *Éclat du matin devant le piano de bois*, 2007, stylo bille noir, 21x14.

-Verso : *Des Ailleurs-par-ici*, 2008, stylo bille noir, 65x50, détail.

## Table des matières

Lointain et familier	p.5
Amadouer le réel	p.9
Masque	p.13
Poussée par un bout d'ficelle 'de'chval 'de course à pied	p.16
Sauter pour ne pas tomber	p.19
Le temps passe-t-il vite ?	p.24
Icare, poète de l'exil.	p.26
Humeur fantasque	p.29
Quand le corps cligne de l'œil	p.33
-cligner des yeux	
-silence	
-battements de cils Woolfiens	
-clins-du-corps : forme, mémoire	
Voix 06012018	p.40
Voix 07012018	p.44
L'ailleurs	p.46
Bien se porter	p.51
Supplément : Kyrielles	p.59
Bibliographie	p.82
Index des illustrations	p. 83





# Récit de l'entour

Marine Thomas

